

Le libertaire

ORGANE HEBDOMADAIRE DE L'UNION ANARCHISTE

ADMINISTRATION-REDICTION : 29, RUE PIAT — PARIS (20^e) (Métro : Pyrénées)

Solidarité totale aux Combattants d'Espagne !

Neutralité de trahison

Il est clair que si la révolte héroïque du prolétariat espagnol l'emporte — et elle l'emportera ! — sur la rébellion fasciste, ce n'est pas à l'aide du gouvernement de Front populaire français qu'elle le devra.

Il est rare d'avoir vu un gouvernement montrer plus d'impéritie dans une affaire pareille, alors que justement, il avait la possibilité de prendre position tout de suite, dès le premier jour, en faveur de son « confrère » espagnol. Au lieu de cela, il a laissé l'initiative de l'attaque aux dictateurs fascistes, de sorte que maintenant il se trouve comme enfoncé dans cette position de neutralité, qui, qu'on le veuille ou non, ressemble fort à une trahison.

S'il ne s'agissait que de la position du gouvernement lui-même, nous pourrions nous en désintéresser. Le malheur, c'est que par sa nature, son origine, ses composants, ce gouvernement ligote en quelque sorte l'action possible que pourrait mener à lui seul le prolétariat.

Nous avons vu la C.G.T. emboîter le pas au gouvernement de Front populaire, et ne pas avoir comme aide à apporter aux Espagnols que l'organisation d'une souscription, jusqu'ici plutôt maigrelette, d'ailleurs, et l'envoi de quelques ampoules de sérum.

Ne parlons pas des communistes qui, eux, ne veulent voir dans les événements d'Espagne qu'une machination hitlérienne et qui en usent pour développer encore plus le néo-chauvinisme qu'ils inspirent aux travailleurs français.

Certes, il est incontestable que l'aide hitlérienne et fasciste n'aura pas manqué aux Franco, Mola, et autres « bandits à épaulettes » ainsi que les qualifie justement *Solidaridad Obrera*. On parle d'un trésor de guerre de 500 millions dont disposeraient les rebelles. Mais vouloir considérer à toutes forces la défense de l'Espagne antifasciste sous l'angle d'une croisade possible des démocraties contre les fascismes, c'est rendre un mauvais service à nos frères d'Espagne et c'est surtout sans profit pour eux alimenter ici notre propre impérialisme en y associant la classe ouvrière.

La défense de l'Espagne en lutte révolutionnaire doit être le fait de la *classe ouvrière* française et non pas de la *nation* française.

La neutralité de celle-ci ne doit pas conduire à la passivité de celle-là.

Un gouvernement de Front populaire, porté au pouvoir par les masses ouvrières et paysannes estime qu'il peut laisser égorger tout un peuple dressé contre ses pires ennemis. Il ne fait pas exception à la règle qui veut que les gouvernements, quels qu'ils soient, n'agissent que contraints et forcés par la pression directe des masses. Jusqu'ici, il faut bien le dire, cette pression a manqué. Non pas que le prolétariat français ne soit comme un seul homme tout entier prêt à apporter son secours par tous les moyens en son pouvoir aux héroïques combattants antifascistes d'Espagne.

Mais jusqu'ici cette volonté d'agir est demeurée inemployée, par la volonté des dirigeants.

Il est urgent de sortir de cette inertie véritablement criminelle.

Tous les militants qui sont conscients de l'importance que pourrait avoir une massive intervention ouvrière, doivent intervenir dans leurs organisations, poser la question dans les assemblées générales de leurs syndicats, sans relâche, multiplier les efforts pour substituer à la neutralité de trahison du gouvernement de Front populaire, l'action autonome de la classe ouvrière tout entière acquiescente à la défense du prolétariat d'Espagne.



En marche sur Saragosse avec la colonne Durruti

Nous avons reçu de nos amis Ridel et Carpentier, partis en Espagne se battre avec la colonne Durruti, l'intéressant « reportage » qu'on lira ci-dessous. Ce n'est pas là le travail de journalistes qui passent deux heures ici ou là et qui émettent à la suite des opinions aussi définitives qu'approximatives. C'est le témoignage simple et direct des faits authentiques qu'ont observés nos camarades. C'est face aux mensonges de la presse de toutes couleurs, enfin, la vérité.

NOTRE ARRIVEE EN ESPAGNE

Puigcerda, 29 juillet

Au détour du chemin, devant une maisonnette trois hommes surgissent, dont deux avec une carabine de chasse à la main. Un coup d'œil sur les lettres portant le cachet d'organisations ouvrières françaises et nous partons au village frontière proche de Puigcerda — accompagné d'un milicien. En route nous croisons des paysans qui se rendent aux champs.

L'ancien Casino transformé en quartier général des Milices regorge de monde, carabiniers, gardes civils et d'assaut qui en cette bleue, qui en uniforme débraillé — bien armés — tout mêlés aux miliciens — armés de Mauser, de 7.65, de carabines ou de fusils de chasse. Les ouvriers et paysans portent le brassard rouge et noir avec les initiales C. N. T. et F. A. I. Un groupe d'ouvriers et d'intellectuels, bien armés et équipés complètement, sauf l'uniforme, par les soins de la généralité, porte le brassard rouge, marteau et faucille et les lettres P. O. U. M. (groupe de communistes oppositionnels non trotskystes dont les leaders sont Nin et Maurin).

Ils partiront tout à l'heure faire une tournée d'inspection dans la montagne car certains centres environnants recèlent encore des éléments fascistes non déclarés mais qui peuvent se rassembler, se concerter et agir.

Régulièrement des rondes en camion partent inspecter la frontière.

Les autos et autobus réquisitionnés, marqués U. G. T. N. T. et F. A. I. assurent le ravitaillement, le transport, les réquisitions.

Les repas sont gratuits aux miliciens et combattants.

Tous les non-combattants doivent travailler.

La semaine de 36 heures est appliquée et 15 0/0 d'augmentation sur les salaires.

De ce côté tout marche bien.

De nombreux groupes d'Espagnols et de Français sont arrivés et sont entrés dans la milice.

Nous retrouvons des copains de Toulouse, de Narbonne, de Tarbes, etc... Ils participent déjà à la besogne quotidienne, avant de rejoindre les colonnes.

Les églises sont soit désaffectées et transformées en locaux devant servir aux travailleurs, soit mises à la disposition de la généralité.

L'avis des militants locaux est que la situation est éclaircie mais que beaucoup de travail sera à accomplir pour triompher et des fascistes et des hésitations du gouvernement légal, timide et timoré en tout.

Le bloc ouvrier est solide

Le bloc ouvrier est cimenté. Coude à coude travaillent toutes les fractions ouvrières et même libérales bourgeoises.

Premier contact avec l'Espagne qui commence sa révolution.

Bonne impression.

Demain nous partons à Barcelone, puis à Saragosse.

Là, la lutte est âpre et sanglante. Le massacre des anarcho-syndicalistes à l'intérieur de Saragosse a, paraît-il, été terrible. Aussi l'on comprend que le mot d'ordre de la F.A.I. et de la C.N.T. soit « Pas de quartier ».

Aucun sentimentalisme n'est plus possible devant la féroce fasciste.

DANS BARCELONE REVOLUTIONNAIRE

Barcelone 30 juillet

Cent cinquante volontaires sont partis en train vers Barcelone.

Tout le long de la route les vivats éclatent.

LIRE EN PAGE 3

le compte rendu du meeting

EN PAGE 4

Les classes moyennes et le fascisme, Par Lucien Daurat.

EN PAGE 5

l'enquête du « Libertaire ». Notre ennemi est chez nous, par Lashortes.

UNE LETTRE DE SÉBASTIEN FAURE

SUIVRE LEUR EXEMPLE...

On lira ci-dessous la lettre que notre ami Sébastien Faure nous avait adressée pour le meeting de mardi.

Chers camarades,

J'éprouve deux vifs et cruels regrets : Le premier, c'est de ne trouver si loin des régions où nos amis d'Espagne défendent, les armes à la main, et au péril de leur vie, leur liberté et, par extension (on peut l'affirmer) la liberté de tous les travailleurs et de tous les anarchistes, quel que soit le pays qu'ils habitent.

Mon second regret, c'est de ne pas être parmi vous ce soir.

Et pourtant, vous pouvez en être sûrs, je suis là, présent par la pensée, tout près de vous, à côté de vous.

Mon vieux cœur bat à l'unisson de vos jeunes cœurs. La même flamme brûle les vôtres et le mien.

Pourquoi faut-il que diverses circonstances — que je me dispense de vous faire connaître, parce qu'elles ne sont, pour vous, d'aucun intérêt — me tiennent loin, bien loin de Paris !

Chers camarades, chers amis, croyez à mes regrets et acceptez mes excuses.

Ce qui me console et me rassure, c'est la certitude que mes amis Frémont, Lashortes, Ringes, Chazoff, Besnard, Le Meillour, vous diront ce que j'aurais dit moi-même.

Vous entendrez aussi le délégué de la C.N.T. et de la F.A.I., notre cher cama-

rade Rocca.

Ecoutez-le. Ecoutez-le.

Inspirez-vous de leurs renseignements et de leurs conseils.

Partagez leurs révoltes et leurs espoirs.

Restez plus attachés que jamais à notre idéal de liberté. La liberté, la liberté de l'estomac, du cerveau et du cœur, la liberté, telle que la conçoivent les anarchistes, est non seulement le plus précieux de tous les biens, mais encore le bien sans lequel tous les autres sont sans valeur.

C'est pour la défense des libertés qu'ils ont déjà conquises et pour la conquête de celles qui leur manquent, que les anarcho-syndicalistes de la C.N.T. et les anarchistes de la F.A.I. se sont levés et armés. C'est pour leur affranchissement total et définitif qu'ils se battent et se battront jusqu'à la victoire ou la mort.

Admirer leur exemple est bien. Se préparer à le suivre est mieux.

Cultivons en nous et propagons autour de nous les ardentes convictions qui les animent.

Préconisons et pratiquons le plus et le mieux que nous pourrions leurs méthodes d'organisation et de lutte.

Il est sage de prévoir que, d'un jour à l'autre, sous la pression des forces coalisées de réaction, de fascisme et de dic-

tature qui ne cessent de travailler notre pays, nous serons appelés à engager, nous aussi, le combat armé.

Gardons-nous de sous-estimer la puissance et le nombre des ennemis que, si fragiles et limités qu'elles soient, les quelques libertés que nous leur avons arrachées empêchent de dormir : une telle imprudence nous exposerait aux surprises les plus tragiques.

Soyons donc vigilants.

Soyons prêts à toutes les batailles et, s'il le faut, résolu à tous les sacrifices, afin de repousser leurs assauts et d'édifier, sur le terrain même de notre victoire et de leur défaite, et sans leur laisser le temps de se ressaisir, le monde de bien-être, de paix et de liberté auquel nous aspirons et que, coûte que coûte, nous avons l'indéfectible volonté de bâtir.

Les travailleurs d'Espagne et de France sont désormais unis et solidaires. Rien ni personne ne saurait briser cette fraternelle solidarité.

« Il n'y a plus de Pyrénées. »

Courage, camarades !

Compagnons, espoir et confiance !

A bas le capitalisme, générateur de

misère !

A bas l'Etat, générateur de servitude !

Et vive la Révolution !

Vive la Liberté !

Vive l'Anarchie !

DEPUIS TROP LONGTEMPS
LES PEUPLES ONT PLOYÉ
SOUS LE POIDS DU MILI-
TARISME. C'EST EN LIQUI-
DANT LE MILITARISME
QUE LE PEUPLE ESPAG-
NOL ASSURERA LE
TRIOMPHE DE LA RÉVO-
LUTION.

Août 1914... Août 1936

J'avais lu, avec un sentiment de honte, que tels personnages de l'Union Sacrée se proposaient de parader en une « fête de la paix » organisée pour le 2 août et qui d'ailleurs a été remise à huitaine.

Comment peuvent-ils oser ? pensais-je.

Eux, à cette date-là, parler de tels sujets.

Mais c'était moi qui avais tort. En vérité,

pourquoi se gênaient-ils ?

Est-ce qu'ils n'ont pas été approuvés, soutenus, presque plébiscités par les organisations prolétariennes officielles ?

Est-ce que les dispositions actuelles des masses « populaires » ne marquent pas leur triomphe ?

Quelqu'un à qui je parlais avec une certaine amertume du rôle joué alors et depuis par l'un des plus importants fonctionnaires syndicaux, me faisait observer avec une certaine justesse apparente :

— Pourquoi s'en prendre à lui en particulier ? C'est la majorité de la C. G. T. qui l'a approuvé à cette époque et par la suite, et l'a retenu chaque fois qu'il faisait mine de donner sa démission.

L'Union Sacrée n'a été ni blâmée ni réprouvée par la Confédération. La discussion même en a été complaisamment écartée à Toulouse. Il y a mandat implicite de recommander.

Il est en somme dans une position « régulière ».

Et par ailleurs, on a mauvaise grâce à ressasser de si vieux griefs. Des histoires d'il y a vingt ans et plus.

Pour de multiples raisons il y a, chez les plus sévères, une tendance à oublier, à amnistier.

A l'instant même où il faudrait le moins oublier.

Mais les gens d'Union Sacrée, eux, n'amnistient pas.

Ils ne pardonnent pas aux réfractaires à la guerre, aux condamnés militaires, aux objecteurs de conscience.

Et si cela n'est pas absolument conforme aux engagements électoraux des gens du Front Populaire, c'est d'accord avec l'ensemble de leur politique patriotique et militariste, avec la politique bolcheviste que le Front Populaire adopte ou subit.

Car s'il est bon de noter le rôle joué par les meneurs communistes en cette affaire, il faut tout de même noter les concours qu'ils trouvent.

Il y a deux ans, les forces ouvrières antifascistes rassemblées autour du Panthéon honoraient en Jaurès un homme insulté et assassiné pour avoir combattu une politique qui menait à la guerre.

Une politique semblable à celles que mènent ceux qui ont accaparé et dénature le mouvement antifasciste.

Il y a deux ans, ces militants de toutes tendances s'unissaient dans un sentiment de révolte contre toute nouvelle Union Sacrée.

Aujourd'hui, on se prépare éhément.

Les bonnes raisons ne manqueront pas.

De meilleures encore qu'en 1914.

L'on a manqué de très peu la guerre mondiale à propos des affaires d'Ethiopie.

Les raisons pour lesquelles elle peut survenir sont si nombreuses que l'on peut considérer, avec un certain étonnement, chaque mois, chaque semaine, chaque jour de répit comme autant de gagné.

Il n'est ni me pas exclu de voir par un renversement de la fameuse formule de feu Vladimir Ilitch telle guerre civile « transformer en guerre impérialiste » ou plutôt lui servir de prétexte.

Il faudra évidemment beaucoup de sang-froid et de lucidité aux militants ouvriers pour ne pas être dupes des manœuvres par lesquelles on tend à les entraîner dans une nouvelle Union Sacrée, et dans une guerre qui serait avant tout une lutte entre impérialismes « nouveau modèle » et entre dictatures de types divers. Les dictateurs en question y seront d'autant plus portés qu'ils ont à la fois une situation intérieure assez médiocre à quoi une diversion serait utile et des excédents de population à dépenser.

Mais, malgré tout, nous pouvons constater que cette résistance existe. Et l'on en a eu encore des symptômes au Congrès des instituteurs.

Et la grande question est là.

Certains tiennent à poser la question de savoir ce que devrait faire un gouvernement pour prouver qu'il est véritablement « pacifiste »...

Ils en arrivent d'ailleurs le plus souvent à cette conclusion ; c'est qu'une fois que le gouvernement aura montré qu'il est pacifiste, par exemple en faisant des propositions « spectaculaires » de désarmement, il sera « innocent » en cas de catastrophe et il n'y aura plus qu'à mourir pour lui en toute tranquillité de conscience.

Aussi bien n'est-il pas un gouvernement qui ne donne pas des « preuves » de son pacifisme.

Par contre, il est bien difficile à un Etat de faire la guerre s'il n'a pas, non seulement le consentement, mais l'appui enthousiaste quasi unanime de ceux dont il a besoin pour la faire.

EPSILON.



Propos d'un paria Notes et Glanes

Quel est, actuellement, le parti politique le plus dangereux pour le prolétariat ?

Par prolétariat j'entends seulement la masse de ceux qui travaillent — ou qui chôment — qui n'ont « d'autre bien que leur peau », de ceux que les fluctuations de la cote boursière laissent indifférents parce qu'ils attendent, de chaque jour, leur moyen de subsister.

A cette question précise, je répondrai, sans la moindre hésitation : « C'est le parti dit communiste qui constitue le plus grave danger, pour la paix tout court et pour la liberté individuelle, bien plus précieux encore que le pain, même fabriqué avec du blé russe. »

Il faut être aveugle ou borné, ou les deux à la fois pour ne pas voir, pour ne pas sentir vers quels abîmes de désolation conduisent une masse montonnée des dirigeants de ce parti qui, par la grâce du Front populaire fait, au gouvernement de ce pays : la pluie et le beau temps.

A la volonté de paix que manifeste malgré tout une pléiade d'hommes généreux et compréhensifs — voyez le compte rendu du congrès de l'Enseignement — les agents de Staline opposent une préparation à l'égoïsme entre peuples qu'on ne doit pas se laisser de dénoncer.

Il n'est pas jusqu'aux événements d'Espagne qui ne soient prétexte à cette besogne criminelle.

Et quelle perfidie, quelle mauvaise foi, quelle petitesse d'esprit, dans ce parti-pris d'ignorer systématiquement les meilleurs adversaires des fascistes, ceux dont l'influence est, heureusement la plus prépondérante, mais qui feront bien, une fois la victoire acquise, de se méfier de leurs alliés de la veille.

Je ne veux pas douter, que, de ce côté toutes précautions seront prises.

Pour en revenir au congrès des instituteurs, l'explosion de pacifisme intégral qui s'en est dégagée a été loin de plaire, on s'en doute à nos va-t-en guerre rouge bâtarde de tricolore.

« Plutôt », la servitude que la mort, aurait déclaré un délégué, je pense qu'il a voulu dire « plutôt la servitude que le crime », le crime de tuer d'autres prolétaires... et la bêtise de se faire tuer par eux pour des intérêts politico-financiers dont ils ne sont pas solidaires.

Il est vrai que, et surtout, depuis la grande guerre du droit et de la civilisation, la vie humaine n'a pas grande importance pour les bergers qui monnaient, comme vœux en foire, la viande des millions de peaux types qui se sentent perdus dès qu'ils n'ont plus, pour se diriger une houlette, quel qu'en soit le porteur. — Pierre Mualdès.

Inquiétudes bourgeoises

Un dangereux malaise pèse sur la vieille Europe, déclare le Temps. Pourquoi ?

Est-ce l'échec de la sécurité collective dans son application des sanctions contre l'Italie ? L'affaiblissement de la S.D.N. ? Non, la vérité est plus simple. La diminution du facteur politique France point vital de l'équilibre européen au profit d'une Allemagne dictatorial et super-nationaliste, voilà le fin mot de l'affaire, le mal qui ronge et plonge l'Europe dans le désarroi.

Aussi l'organe du Comité des Forges adresse-t-il de sévères reproches à la politique française soit à l'extérieur, au sujet de son manque de fermeté face au geste hitlérien du 7 mars, soit au manque de réactions devant le mouvement gréviste. Politique d'une majorité hétéroclite donc, dit-il, l'arrivée au pouvoir a eu pour effet immédiat le maximum de désordre dans le minimum de temps.

Les conjonctures européennes devaient être nécessairement bouleversées par ces néfastes constatations nous dit-on, car la politique française représentait une politique de maintien de l'ordre et de la paix (et pour cause !)

Les Etats se demandent donc ce qu'ils vont faire, les conceptions collectives, facteurs de paix selon certains, étant par terre ?

Le gouvernement Léon Blum le sachant parfaitement, tente un effort désespéré pour ranimer cette flamme de la sécurité collective en faisant à Genève les déclarations que l'on sait. Mais si ce langage peut à la rigueur abuser certains naïfs, il ne porte pas sur les vieux routiers de la diplomatie européenne, car la paix et l'ordre bourgeois également compromis ne dépendent plus, déclare le Temps, d'un monceau d'éloquence ou d'un texte procédurier, mais d'actes.

En résumé, si l'on constate l'inflexible volonté allemande, l'on se demande ce que devient la volonté française.

Il faut donc, déclare le signataire de l'article précité, que la France se retrouve enfin, reprenne l'équilibre et renoue ses grandes traditions, nécessaires pour ramener en Europe la santé économique et financière et ouvrir la porte à une entente avec l'Allemagne.

Il est logique que l'officieux Temps pousse un appel à la réconciliation chère à la Bourgeoisie et aux nacos qu'inquiètent le danger hitlérien et l'échec de la politique d'alliance. Bourgeoisie passionnément attachée à son œuvre « le traité de Versailles » cause des troubles actuels et facteur principal de l'hypertension d'une Allemagne s'apprêtant à reprendre une place au soleil.

Face à cette nouvelle union sacrée à la

« Est-ce un bien ? Est-ce un mal ? » Je ne peux plus répondre à l'enquête, C.G.T. et Syndicats l'ayant fait pour moi en souscrivant fortement à l'emprunt Auriol.

Pourquoi cet emprunt ? Pour financer les grands travaux, source de prospérité, doubler le prêt de nos vaillants petits soldats, donner de l'aisance à la trésorerie, etc., etc. et, aussi, indemniser les marchands de canons, nationalistes.

Le tapage fut d'ailleurs dégoûtant, même immoral. Vincent Auriol ne dit-il pas, en substance, à la radio : « Vous qui maintenant grâce à nous, gagnez bien votre vie, attention à l'assassinat. S'il vous reste une thune à la fin du mois, ne la gardez pas chez vous. Il y aurait danger. Mais souscrivez, nom de Dieu, souscrivez ! »

Est-ce que toutes les organisations ouvrières qui ont souscrit à l'emprunt auront un jour le courage de nous faire savoir ce qu'elles ont versé : 1° pour ledit emprunt ; 2° pour aider nos copains espagnols ?

Ils ont voulu fêter la Paix, le jour anniversaire de la mobilisation. Vu le temps, la mascarade a été remise à huitaine. J'estime que notre place n'est pas parmi ces fantoches, qui prônent la Paix, tout en préparant la Guerre (exemple : Pierre Cot) et qui, un beau jour, vous diront encore : « Allez enfants de la patrie, elle est en danger. » Tout en restant peinardeux...

C'est pourtant peu de chose la Paix. C'est répondre NON au fascisme de mobilisation. C'est tout !

Les noircisseurs de papier bavent à pleins stylos sur les événements d'Espagne. Mais, l'AMNISTIE, qui s'en occupe encore ? Et cependant !...

Le Journal du 30 juillet nous apprend qu'à la Commission de l'Armée, à la Chambre, Lauric et Chouffet, S.F.I.O., ont demandé le retour au service d'un an. Pourquoi l'Huma du même jour, rendant compte de cette réunion, n'en parle-t-elle pas ? Nos braves nacos seraient-ils de même avec Dala-dier pour s'y opposer ?

L'adhérent de Cognac Tavernier a été trucidé par un Exé. Croix de Feu. Je n'en ai pas pris le deuil. Je ne m'en suis pas réjoui non plus car, immédiatement, un autre « tueur » a pris la place. Il n'y a donc rien de changé. Et je trouve immoral que les serfs de Renault aient offert une couronne. D'abord, une couronne sur un cercueil, ça ne signifie rien. Ensuite, pourquoi flatter la Force brutale qui, demain, peut se retourner contre vous ? Car jamais, la police ne sera avec nous. Au contraire !

HENRI GUERIN.

UN APPEL DE LA FEDERATION DES GROUPES ANARCHISTES DE LANGUE ESPAGNOLE EN FRANCE A TOUS LES REVOLUTIONNAIRES

Le peuple espagnol a répondu comme un seul homme l'arme à la main, à l'attaque du fascisme. Nul révolutionnaire n'ignore les sentiments libertaires de ce peuple qui, armé, mettra à exécution ses desirs de libération. C'est-à-dire la révolution sociale. Si ces aspirations de libération totale se manifestent aussitôt après la défaite des fascistes, la bourgeoisie du monde entier et leurs soutiens les gouvernements de n'importe quelle étiquette ne toléreront pas qu'une société sans exploités ni État prenne pied, et il n'y a pas l'ombre d'un doute qu'ils interviendront tous directement ou indirectement.

Tenant compte de cette éventualité trop probable, nous disons aux révolutionnaires du monde entier de faire l'impossible pour empêcher une intervention armée de l'extérieur.

Et nous disons particulièrement aux révolutionnaires français d'oublier pour le moment les questions qui les séparent et de prendre conscience de leurs devoirs, car si la révolution espagnole est écrasée, les maigres libertés qui existent en France passeront bientôt à l'état de souvenirs.

Camarades, tâchons de faire l'opinion parmi les travailleurs par tous les moyens, en faveur de la Révolution Sociale.

Pour la F.G.A.L.E., le Comité.

(Pour tous renseignements s'adresser à M. Marin, 66, rue du 4-août, Villeurbanne (Rhône).)

ABONNEZ-VOUS
AU « LIBERTAIRE »
TROUVEZ-LUI DES ABONNES

quelles les dirigeants des partis ouvriers donnent leurs adhésions la classe ouvrière doit se dresser énergiquement.

Quelle n'oublie pas que seule elle ferait de nouveau les frais de la casse.

Seule doit lui importer la lutte révolutionnaire pivot de son émancipation.

Le S.O.S. bourgeois et ses grimaces intéressées ne doivent pas lui faire oublier les paroles de Lénine : « Il faut savoir souhaiter la défaite de son propre impérialisme pour assurer le succès de la Révolution. »

Dédiée aux sadiques rêvant déjà de nous voir transformés en chair à saucisses.

Pour leur liberté... et pour la nôtre

Notre appel a été entendu. Nos listes de souscription commencent à peine à circuler et déjà nous avons reçu cette semaine la somme de 1.754 fr. 75. et cette liste ne contient pas les listes de souscription qui ont circulé au meeting de mardi, que nous n'avons eu le temps de relever et qui passeront dans notre prochain numéro.

De nombreux camarades de province nous écrivent qu'ils versent à notre compte chèque postal leur obole. Les 10.000 francs seront vite atteints. Nous insistons malgré tout auprès de tous nos amis pour qu'ils fassent circuler au plus vite, les listes reçues et qu'ils nous les renvoient immédiatement.

Dès aujourd'hui, nous lançons l'idée, qui sera certainement approuvée par tous, de l'abandon du salaire d'une journée de travail pour un secours immédiat aux combattants révolutionnaires d'Espagne en demandant aux plus dévoués de répondre sans délai.

Il est indispensable que nous menions en faveur de nos camarades en lutte une activité considérable. Notre meeting de mardi est le départ d'une puissante agitation. De partout, nous recevons des demandes d'orateurs pour l'organisation de meetings, il est indispensable de coordonner tous les efforts. C'est pourquoi nous demandons à nos amis, qui se trouvent isolés dans certaines localités de banlieue et qui pourraient organiser une réunion dans leur coin, d'assister au C. I. de la fédération parisienne qui aura lieu samedi prochain au Libertaire à 20 h. 30.

Pour pouvoir tenir nos lecteurs au courant des événements d'Espagne nous paraissions cette semaine sur six pages, et nous voulons continuer; nous avions annoncé que nous paraîtrions sur six pages à partir du mois d'octobre, les événements nous commandent de commencer dès maintenant cette parution. Nos amis le comprendront, mais il est indispensable qu'ils nous en donnent les moyens, par leur aide financière et en diffusant notre journal.

Nous faisons un tirage supplémentaire très important, celui effectué la semaine dernière n'ayant pu satisfaire toutes les demandes.

Donc, camarades, pour nos amis qui ont engagé le combat suprême en Espagne, pour le Libertaire sur six pages, tous à l'œuvre ! Faites vite circuler les listes ! diffusez notre journal. Adressez les fonds à M. Faucier, 29, r. Piat, Paris (20^e). Chèque postal 596-03 Paris.

POUR L'ESPAGNE REVOLUTIONNAIRE

Liste Bordier, 73 fr.; Groupe du 18^e au 2^e versement, 50 fr. Collecte versée par Guyard, 12 fr.; Bouvet, 5 fr.; Clément, 20 fr.; Personnel des Emeris, 70 fr.; Girardin Georges, 25 fr.; Tourez, 30 fr.; Lecoin, 20 fr.; Liste de la Clinique Bouis Thorons, 44 fr.; Duhot, 100 fr.; Groupe de Saint-Ouen, 31 fr.; Dubreuil, 5 fr.; Un copain, 5 fr.; Giancoli, 10 fr.; Gatta, 50 fr.; Fagottat, 10 fr.; Groupe de Clichy, 50 fr.; N'importe, 5 fr.; Michaud, 21 fr. 75; Letcart, 6 fr.; René Bisson, 10 fr.; Lallemand, 10 fr.

Réunion anarchiste du Centre, 81 fr.; Collecte versée par Guyard, 22 fr.; Un anti-fasciste, 50 fr.; Collecte infirmier Rothchild André, 70 fr.; Abel Chatellier, 50 fr.; L. Mercier, 50 fr.; Liste versée par Pierre Saurin, 25 fr.; Un syndiqué du Livre, 5 fr.; Liste versée par Germaine Lintault, 69 fr.; Léon la Bretelle, 50 fr.; Lashortes, 20 fr.; Groupe de Gentilly, 45 fr.; Delfisque, 20 fr.; Charlot, 10 fr.; J. Vibert, 50 fr.; Collecte versée par Duval, 30 fr.; Victor Perrin, 100 fr.; Bournez, 10 fr.; Liste versée par Escabas, 90 fr.; Rambourg, 50 fr.; Lallemand (2^e vers.), 50 fr.; Finidori, 20 fr.; Henri Faucier, 20 fr.; Guézennec, 15 fr.; Liste versée par Faucier, 90 fr. Total de cette liste : 1.754 fr. 75. List précédente : 1.013 fr. Total général : 2.767 fr. 75.

GROUPE D'AULNAY-S-BOIS

Au secours du prolétariat d'Espagne

Grand Meeting

vendredi 7 août, à 20 h. 30,
salle du café Gallieni,
place de la Gare

Orateurs : RINGEAS, FREMONT, LAURENT, LOREAL.

Sympathisant et Militant

ACHETE DEUX EXEMPLAIRES
DU « LIBERTAIRE » : UN POUR
TOI, L'AUTRE POUR TON VOISIN
OU TON COMPAGNON DE TRAVAIL.

Tu aideras ainsi efficacement
ton journal et contribueras au développement de la propagande anarchiste.

A PROPOS DU "14 JUILLET" DE ROMAIN ROLLAND

Je dois dire que j'étais allé l'autre soir à l'Alhambra sans idée préconçue. L'admiration que je nourris toujours pour Romain Rolland écrivain, m'eût même incliné à assister au spectacle non seulement sans esprit de dénigrement systématique mais encore avec une sorte de préjugé favorable.

Or, il me faut bien le dire, après la représentation de *Quatorze juillet*, je suis persuadé que la *frégate* (pour reprendre l'expression de l'auteur) qui nous est donnée des formidables événements qui secouèrent le Paris de 1789 apparaît dans son ensemble singulièrement fautive et incolore. Pour tout dire, il y a quelque chose de raté ou, si l'on veut, d'insuffisant et dans la conception et dans l'exécution de ce spectacle populaire.

Pourtant quelque chose de grand se dégage de certains moments de la représentation. C'est une belle chose qu'une grande salle remplie d'un public prolétaire, vibrant d'enthousiasme, et si plein de bonne volonté, ayant accepté de patienter pendant plus de deux heures pour obtenir une mauvaise place de promenoir. C'est aussi une excellente idée que d'associer acteurs et spectateurs dans un chant final. Je n'ai pas aimé ce chant final d'abord la *Marseillaise* qui demeure, en dépit des poings fermés et de la nouvelle orthodoxie du Front populaire, l'hymne national, propice aux saouleries patriotiques. Mais quand cette foule, dressée, entonne son chant de classe, l'*Internationale*, alors, oui, c'est un spectacle magnifique et réconfortant, même s'il s'y mêle quelque cabotage de la part de certains sociétaires de la Comédie-Française. Enfin, sans parler de l'admirable musique de *Quatorze juillet*, on doit dire que la mise en scène comporte d'incontestables réussites. Le grouillement joyeux de la foule grisée par sa victoire, les chants, les danses du dernier acte, sont fortement rendus et donnent un son très juste.

On ne peut pas en dire autant de l'ensemble du drame. Techniquement, il accumule les faiblesses. Nous ne dirons rien des chœurs parlés qui ne rendent pas. Rien n'est plus faux que cette accumulation de discours, de mots où le public perçoit avec raison un sens très actuel, ces proclamations et ces morceaux de bravoure destinés à passer la rampe. Par ailleurs, l'auteur, à côté des rôles historiques, a introduit certains personnages dont le moins qu'on puisse dire est qu'ils relèvent de la haute fantaisie. Le plus étonnant est sans doute cette demoiselle Coutat, demi-actrice et demi-prostituée, et qui deviendra par la grâce de l'auteur une sorte de génie de la Révolution, génie bavard et

spectaculaire qu'on aperçoit, à un moment donné, dressée sur une barricade, le foulard rouge à la main, dans une attitude avantageuse. Nous sommes ici à la limite du grotesque. Nous ne parlerons que pour mémoire de ce va-nu-pieds qui symbolise sans doute le prolétariat misérable et qui discourt lui aussi sur les grues métaphysiques pour se laisser séduire par la bourse que lui jette un aristocrate. Tout cela paraît bien schématisé. Nous en dirons autant des Suisses et des Invalides de la Bastille comme de cette invraisemblable petite fille qu'on promène avec attendrissement de scène en scène pour la hisser au pavais, coiffée d'un bonnet phrygien, dans l'acte final. Assurément nous sommes très loin de la Révolution.

Ce qui est plus grave encore, c'est que l'auteur (touché lui aussi par la grâce) a exprimé ça et là quelques-unes de ses conceptions rigoureusement conformes à l'orthodoxie stalinienne. Il y a au pied d'une barricade un inénarrable dialogue où un personnage développe abondamment ses conceptions sur la lutte que la Révolution doit entreprendre pour libérer les peuples qui gémissent sous le joug des tyrans. Cet appel à une croisade pour la liberté (historiquement d'une invraisemblance criante) est fort chaleureusement accueilli par la salle qui comprend le sous-entendu et qui retrouve là les thèmes habituellement traités par l'*Hu-manité*. Tant pis pour l'Histoire, n'est-ce pas ? Et vous ne voulez pas que Romain Rolland explique que l'interventionnisme fut le fait des Girondins réactionnaires tandis que les Montagnards comme Robespierre, sentant le danger de la dictature militaire à laquelle conduisait la guerre, furent d'ardents pacifistes. L'Histoire est une chose. La politique partisane en est une autre.

Il y aurait encore bien autre chose à dire sur cet étonnant spectacle. Tenons-nous-en là. Ce que nous en avons écrit suffit à montrer toutes les faiblesses de ce drame fausement historique et tendancieux. Sans doute était-ce une entreprise trop hardie que de mettre en scène un des épisodes de la Révolution. La prise de la Bastille n'est peut-être pas un sujet de théâtre et c'est pourquoi l'auteur a dû non seulement broder, transposer, imaginer une ébauche assez puérile d'intrigue mais même se débarrasser de toute préoccupation d'historicité. Encore fallait-il essayer au moins de recréer l'atmosphère sociale, d'un prodigieux événement. Or cette atmosphère manquée, Non, non, la Révolution de 1789 n'a rien à voir avec cette mascarade.

L.

Les massacres de Saragosse

Des bribes de nouvelles qui nous parviennent sur les effroyables massacres dont fut victime la population ouvrière de Saragosse et notamment nos camarades anarchistes syndicalistes depuis l'occupation de cette ville par les rebelles.

Certains journaux prétendent qu'il ne resterait plus un syndicaliste vivant. Pourtant nous apprenons d'autre part que la population tient encore tout un côté de la ville qu'elle dispute vaillamment aux massacreurs fascistes.

Ceux-ci ont employé les pires moyens pour exterminer les travailleurs qu'ils savent acquis pour la plupart aux conceptions révolutionnaires.

Les mitrailleurs en série n'épargneront ni femmes ni enfants, tandis que des raffinements de cruauté étaient réservés aux militants en vue.

Lorsque les avions gouvernementaux vinrent à plusieurs reprises, bombarder les édifices ou étaient retranchés les rebelles la population était amenée par eux aux endroits les plus dangereux pour y être exterminée par ses propres défenses.

Souhaitons que bientôt s'opère la délivrance de ces héroïques combattants et travailleurs à leur assurer la solidarité révolutionnaire qu'ils attendent de la classe ouvrière internationale.

Cubedo, rédacteur du quotidien

« C. N. T. » est tué

Chaque jour qui s'écoule voit s'allonger la liste de ceux qui tombent victimes de leur dévouement à la cause révolutionnaire d'Espagne.

Nous avons entre autres à déplorer cette semaine la mort du vaillant militant Cubedo, secrétaire de rédaction du Quotidien de la Confédération Nationale du Travail. C.N.T. tombé aux côtés d'Angel Pestana, lui-même légèrement blessé, alors qu'ils effectuaient ensemble une inspection sur le ravitaillement des milices sur le front révolutionnaire.

L'activité de la C.N.T. et de la F.A.I.

à Barcelone

Les milices ouvrières fonctionnent d'une manière rationnelle. Elles sont placées sous le contrôle syndical, les responsables de ces groupes de miliciens sont élus démocratiquement en assemblées.

Toutes infractions aux circulaires de la C.N.T.F.A.I. sont punies.

Par leur moyens propres la C.N.T. et F.A.I. ont versé 16 millions au comité central des milices, la Soli a deux éditions soir et matin, plus un bulletin vers 2 h. de l'après-midi. Dans les villages autour de Barcelone les vivres sont distribués par un organisme spécial de la C.N.T. avec des bons des C. R. locaux la ville marche normalement, le fait est accompli.

La C.N.T. vient de créer un bureau central d'information pour les pays étrangers.

Ce bureau a pour tâche de faire connaître aux éléments révolutionnaires des autres pays : 1° les événements d'Espagne ; 2° de répondre aux mensonges de la presse bourgeoise ; 3° de recevoir les révolutionnaires étrangers.

R. G.

L'ANARCHIE : RÉALITÉ OU CHIMÈRE ?

Pour tous ceux qui luttent afin que cesse la domination de l'Homme sur l'Homme et l'exploitation de l'Homme par l'Homme, l'Anarchie est un idéal parfaitement réalisable. Mais que faisons-nous pour le prouver ? Pourquoi une légende s'est-elle accréditée, nous situant dans la « stratosphère » des réalités, dans les régions chimériques ?

Ne nous arrêtons pas à cette foule innombrable des ignorants pour qui nous représentons le spectre dangereux des déchets sociaux, des démolisseurs et destructeurs, et l'anarchie — synonyme de désordre et de ruine, il suffit de les éblouir, et nous constaterons parmi ces hommes et femmes de cœur et de bon sens une sympathie ardente pour une cause noble et sublime.

Mais que nous reprochent surtout ceux qui « pensent » ?

D'être quelques « illuminés » par-ci, par-là, parfois une petite poignée « qui rêvent un monde nouveau, un monde meilleur », mais chacun à sa manière et, surtout, au lieu de manières presque, qu'il y a d'individus le manque d'homogénéité et d'unité d'action, lorsque l'on ne va jusqu'à l'existence même d'une action quelconque.

De nous livrer à l'art facile de la critique, sans apporter de bases constructives en général et, surtout, contrôlables.

Tout en rendant hommage à la beauté de notre idéal, on déclare qu'il faut des « Hommes parfaits », des « Surhommes » pour réaliser une société égalitaire et sans contrainte, ni « discipline de fer ». Et un geste de commisération désigne autour de nous la pourriture générale pour nous ramener des « nœuds » sur terre.

Voici donc le banc d'épreuve de notre positivisme :

Un Monde s'écroule — un Monde se lève ! Allons-nous être simples spectateurs ou figurants dans ces convulsions sociales, ou bien nous ressemblerons-nous pour jouer notre véritable rôle ; porter le coup de grâce au monde qui s'écroule et poser la pierre angulaire de celui qui naît ?

Aucun doute : l'Action est la raison d'être de chaque anarchiste à l'heure présente ; ce qui manque, c'est la cohésion et l'esprit de méthode. Les Libertaires assoiffés d'action ne seraient-ils donc capables de cet indélébile effort : réaliser une action cohérente et méthodique ? Le bon sens se refuse d'admettre pareille aberration d'esprit.

Quelles sont donc nos tâches les plus impérieuses ?

Groupes-nous pour pouvoir mieux agir, utiliser rationnellement toutes les bonnes volontés, répartir les besognes ;

Éclairons le peuple en balayant du faisceau lumineux de nos vérités jusqu'aux moindres recoins des plaies de cette société en décomposition : l'Autritarisme et le Capitalisme.

Guidons les forces nouvelles vers ce suprême effort de négation de la nécessité des « Maîtres » ; du rejet de toute dictature individuelle ou collective, qu'elle soit de droite ou de gauche ;

Réveillons une irrésistible conscience des masses dans leur capacité d'auto-organisation et d'auto-direction.

Bâtissons le monde nouveau — l'inébranlable édifice libertaire.

Et comment ? Il ne semble nullement téméraire d'affirmer que le moment présent soit particulièrement favorable à la réalisation d'expériences libertaires locales ou régionales, le cours de l'évolution ayant amené à maturité un certain nombre de conditions préalables.

Il s'agit donc ici de suggérer une méthode d'action directe et transitoire, non sans compromis, certes, pour permettre à l'Anarchie de devenir une réalité vivante et incontestable.

MENAC.

(A suivre.)

INTEGRITE REVOLUTIONNAIRE

Les 16 millions de Vich

D'une allocution prononcée à Barcelone par le camarade Jacinto Toriyo, de la F. A. I., nous extrayons le passage suivant relatif aux 16 millions de pesetas trouvés fortuitement au palais épiscopal de Vich par des affiliés de la F. A. I.

Sans qu'il en fut distrait un maravedi, la somme fut remise intégralement aux milices révolutionnaires de Catalogne. Nos camarades ont donc eu raison de souligner comme il convenait l'intégrité révolutionnaire des militants libertaires.

Un groupe de camarades actifs de la F. A. I., qui dut se rendre à Vich (petite ville de la Province de Gérone) où les nécessités de la lutte antifasciste les réclamaient, trouvèrent dans les habitations réservées du Palais Episcopal, une fortune, soit 16 millions de pesetas. Ce groupe de combattants antifascistes libertaires avait toute latitude pour s'approprier cette somme ; ne disant rien à personne, personne n'aurait rien su. Cependant, ils n'agirent pas ainsi, parce que nos camarades ont une conscience, et cette conscience ils la mettent toujours au service d'un idéal qui n'est pas celui de s'enrichir soi-même au détriment du peuple. Ils ne se l'approprièrent pas, je le répète, car les adhérents de la F. A. I. sont des hommes entiers, d'une intégrité morale à toute épreuve et que cette conviction qu'ils ont de l'idée n'avait subi la moindre atteinte morbide de lucre ou d'ignoble égoïsme à la vue des liasses de billets de banque.

Ces camarades dont les noms ne nous sont pas connus, n'importe qui, qu'ils fussent de la F. A. I., livrèrent immédiatement ce trésor, soit les 16 millions de pesetas au Comité Central des Milices antifascistes de Catalogne.

Voilà comme nous sommes, bien que les politiciens nous dépeignent d'une manière toute différente.

Or, par une de ces coïncidences étranges que la lutte réserve aux pionniers de la transformation sociale, ce geste de camarades accomplissant un geste d'honnêteté exemplaire, fut récemment condamné par les Tribunaux bourgeois à 30 ans de bagne, pour un vol qu'il n'avait pas commis, dans un cambriolage effectué à la Société « L'Ecosaise ». Voilà les contrastes que la vie réserve à la honte des uns et à l'honneur des autres, selon que l'on est considéré ou poursuivi par la haine implacable de la bourgeoisie.

O force mystérieuse de l'idée ! de cette idée qui fait surgir des trésors des cœurs des énergies capables de transformer un monde. Voilà des hommes en haillons, des loqueteux, des misérables privés de tout ce que la nature doit mettre obligeamment à la disposition de l'être humain ; ces compagnons faméliques qui, aux heures les plus tragiques de l'existence d'un véritable révolutionnaire ayant le fusil au poing, découvrent un trésor pouvant les libérer et les hisser à leur tour au faite des honneurs et de la gloire que procure la fortune dans cette société en décomposition, vont le déposer à leur siège, le plus naturellement du monde comme s'il s'agissait d'une simple trouvaille.

(Traduit par Elias Cancho du « Diluvio » du 29 juillet 1936).

A PROPOS DU MEURTRE DE TRILLAS

Ce que n'a pas dit le « Populaire »

Le *Populaire*, sous la plume de son envoyé spécial à Barcelone, J. M. Hermann, s'est étendu longuement sur le meurtre de Trillas, secrétaire du syndicat des employés du port de Barcelone (U.G.T.) constitué à côté du syndicat de la C.N.T., de beaucoup de plus important.

Il n'hésite pas à attribuer ce meurtre à des affiliés de la C.N.T. et de la F. A. I., où abonde, dit-il, ce lumpenprolétariat, qui compose selon lui, le gros des forces anarchistes et dont des « chefs » de la F. A. I. eux-mêmes ne sont pas toujours maîtres.

Or, en présentant cette malheureuse affaire comme une exécution préméditée, le *Populaire* travestit sérieusement la vérité. Ce que ne dit pas le *Populaire*, c'est que la violence, les agissements de la victime lui avait attiré l'hostilité des ouvriers du port, dont à maintes reprises il avait contribué à saboter les conditions de travail élaborées par la C.N.T. Il ne faut pas perdre de vue que lorsque la C.N.T. se trouvait dans l'illégalité, en butte à tous les coups du pouvoir, le syndicat Trillas avait, lui, les avantages et les faveurs que lui valait sa soumission et sa collaboration avec le patronat.

Ce que ne dit pas le *Populaire*, c'est qu'à l'entrée du syndicat des transports de la C.N.T. où s'est produite la bagarre fatale, et où Trillas voulait pénétrer en force, un camarade de la C.N.T. a été tué, et un autre blessé.

Enfin ce que ne dit pas le *Populaire*, c'est qu'immédiatement après l'affaire, la C.N.T. a proposé une enquête sérieuse et impartiale à la demande de laquelle il n'a pas encore été répondu.

Toutes les organisations ouvrières, C.N.T. et F. A. I. en tête, ont été unanimes à déplorer l'affaire et à multiplier les appels au calme.

On peut donc s'étonner que des journalistes français, aient tenu, avec une si curieuse insistance, à transposer à l'étranger une affaire intérieure qu'il appartenait aux Espagnols seuls de régler.

Nous comprenons bien que l'importance prise par nos amis dans la lutte antifasciste ne fasse que peu plaisir aux partis politiques, rejetés au second plan ; mais nous n'admettons cependant pas qu'on exploite une affaire semblable — où les responsabilités ne sont pas même encore connues — pour discréditer calomnieusement nos camarades de la C.N.T. et de la F. A. I.

Que le *Populaire* et son rédacteur se le tiennent pour dit, car le « lumpenprolétariat » espagnol dont parle avec tant de dédain J. F. Hermann, pourrait bien montrer un peu moins de patience à l'égard des journalistes hypocrites et calomnieux.

Avec la colonne Durruti...

(Suite de la 1^{re} page.)

« Tierra y libertad », organe de la F. A. I. est devenu quotidien. Tous les journaux de droite ont été transformés en feuilles de gauche, en organes révolutionnaires.

L'effort pour rétablir l'ordre nouveau — l'ordre véritable — celui des travailleurs, est immense.

Bien des obstacles, sont là menaçants, mais les ouvriers et les paysans sentent le but proche. Ils se sont lancés dans la bataille, décidés à aller jusqu'au bout.

Gare à ceux qui essaieront de briser l'élan, de freiner la poussée, de revenir à l'ancien état de choses bourgeois.

C'est Santillan qui est le principal animateur et organisateur des milices de Barcelone, grâce à lui nous partons dès ce soir pour Saragosse, rejoindre Durruti qui, à la tête d'une des colonnes, se prépare à l'assaut de la ville rebelle où à l'intérieur encore et malgré un terrible massacre, des noyaux d'anarchistes luttent encore en attendant l'armée révolutionnaire partie pour les délivrer.

A LERIDA

(Lérida 2 août)

Après avoir été armés à Barcelone, le train nous a amenés à Lérida où se trouvent les centres militaires et d'approvisionnement des colonnes qui marchent vers Saragosse.

La ville est pleine de miliciens des différents organisations ouvrières : P.O.U.M., U.G.T., Parti réunifié, Partis Catalanistes, C.N.T. et F. A. I., ces derniers les plus nombreux.

Les églises comme celles des autres villes catalanes sont purifiées par le feu. Il ne reste plus rien à l'intérieur des bâtiments qui vont servir à l'établissement d'écoles ou d'universités populaires.

Les grandes bâtisses ont été affectées aux comités révolutionnaires.

Le Cinéma sert aux repas des miliciens.

Le contrôle des voitures et des groupes circulant dans la ville et aux alentours est sévère. Toutes et tous doivent être porteurs de permis portant le cachet des organisations responsables.

La distribution des denrées et matériel de tous genres semble parfaite.

Un journal local anarcho-syndicaliste « ACRACIA » paraît et est distribué gratuitement. Il appelle les militants anarchistes et syndicalistes à se préparer aux batailles décisives, à prendre toutes les initiatives utiles, à rester vigilants.

Et il termine en demandant à ces militants de lire « entre les lignes ».

Les nouvelles de Saragosse sont bonnes et la prise de la ville apparaît proche.

Les fascistes rebelles ont lancé l'ordre de tirer sur la Croix-Rouge, emploient des balles explosives, et multiplient les exécutions d'otages.

Artillerie et aviation révolutionnaires préparent l'attaque.

L'eau a été coupée. Après avoir hésité sur ces mesures qui atteindraient autant la population civile restée fidèle que les militaires ennemis, la décision a néanmoins été prise dans ce sens.

Nous filons à vive allure vers la colonne Perez-Durruti dans une petite auto, en compagnie d'un chauffeur et de deux miliciens armés.

L'action antifasciste est aussi révolutionnaire

Tout le long de la route des groupes d'ouvriers et de paysans en armes nous arrêtent et vérifient les laissez-passer.

Une panne nous oblige à passer la nuit au village de Fraga qui commande un pont sur une rivière importante et qui est soigneusement gardé par des barricades.

Les camions et autos de la Croix-Rouge qui traversent fréquemment le bourg indiquent que le front n'est guère loin.

Partout, et nous l'avons vérifié fréquemment, ce sont les comités révolutionnaires, le plus souvent formés des militants syndicalistes qui sont les véritables maîtres.

La région est calme, les derniers foyers fascistes sont détruits. Toute la population porte les couleurs rouges et noires.

Dans beaucoup d'endroits les titres de propriété ont été détruits, les locaux patronaux et réactionnaires collectivisés et différentes mesures d'ordre social appliquées.

La lutte antifasciste prend ainsi son caractère révolutionnaire prolétarien et amène à la direction de la vie économique et sociale le contrôle et la gestion des travailleurs.

PAUCHO VILLA EST REVENU

(Bujaraloz, 2 août)

Nous sommes arrivés à Bujaraloz où siège le Comité militaire de la colonne Durruti.

Le commandant officiel, Perez, est installé Lérida, une centaine de kilomètres en arrière du front !

Le coup d'œil à l'arrivée vaut la peine. Imaginez-vous un grand village d'Aragon, maisons basses, blanches et grises, brûlées par le soleil et dans les rues, sur la place, aux environs, une multitude d'autos, de camions, d'autobus bariolés, et peint en lettres blanches l'inscription : « A Zaragoza ».

Les miliciens sont pareils à ceux de Pauchó Villa, que le cinéma a popularisés. Pas

un n'a le même uniforme : des combinaisons bleues, des habits civils, des uniformes dépareillés, des casques, des bérets, des grands chapeaux mexicains, des bonnets de police rouges et noirs, etc... La seule partie qui soit commune, ce sont les espadrilles.

On rencontre des Italiens, des Français, des Allemands.

Paysans et ouvriers se mêlent, et parmi eux des carabiniers, des gardes civils qui obéissent tous aux Comités de la F. A. I. et de la C. N. T. Cette colonne est arrivée en droite ligne de Barcelone par autos de tous genres, elle n'a été arrêtée que par l'aviation rebelle non loin de Saragosse et actuellement s'organise, un peu en arrière pour coordonner ses efforts avec ceux des autres colonnes.

Pleins de bonne volonté, les « guerrilleros » de Barcelone ont dû évidemment s'adapter au nouveau genre de combat, maintenant guerre véritable où entrent en jeu aviation et artillerie.

Ici, le courage ne suffit plus, il faut calculer, organiser, prévoir.

En face d'eux il y a une dizaine de régiments qui tiennent Saragosse et les alentours, chef de l'Aragon et forteresse du fascisme insurgé.

La ville est ravitaillée par le Nord — Burgos et Pampelune — et commandée par des officiers de valeur.

S'il n'intervenait que la question purement militaire, les fascistes seraient forts. Mais un ver les ronge : c'est leurs troupes, qui ne marchent que contraintes et forcées et qui peuvent se retourner au premier contact avec les révolutionnaires. Chez ces derniers le désordre du début fait place à l'organisation nécessaire. L'enthousiasme est sans bornes.

La seule difficulté, ce sont les atterrissements de la généralité lésinant sur les armes, les hommes, et le matériel, freinant, traînant, parfois refusant.

Le gouvernement redoute une victoire sur Saragosse qui serait le coup fatal à la sédition militaire.

Ce serait ensuite un énergique nettoyage de la Navarre par les troupes confédérales et l'assurance que la C. N. T. verrait son influence devenir prépondérante.

Pour le moment on se bat dans un village proche (10 km) et l'aviation loyale bombarde les positions ennemies.

En ce qui concerne la discipline, tout ce qui a trait aux opérations y est fourni avec beaucoup de bonne volonté.

L'épuration des régions contrôlées se fait normalement ; à la barbarie et à la cruauté fasciste répond la justice révolutionnaire.

Carrés et officiers fascistes en font également les frais.

RIDEL ET CARPENTIER.

France et Espagne

Depuis trois semaines la guerre civile ensanglantante l'Espagne. Les chefs militaires à la Franco, dignes émules des Mussolini et des Hitler, croyant l'heure venue pour la réaction, ont fait leur coup d'état. Malheureusement pour eux ils avaient sous-estimé la capacité révolutionnaire du prolétariat espagnol. Et celui-ci le leur a prouvé. Désormais seule une aide extérieure peut empêcher la rébellion d'échouer.

Si le gouvernement du Front Populaire n'avait eu que les forces légales qui lui étaient restées fidèles et les éléments des partis qui le soutenaient parlementairement, pour résister à la vague fasciste, celle-ci l'aurait rapidement balayé. Seulement nos camarades de la F. A. I. et de la C. N. T. étaient là. Leur intervention dans la lutte a suffi pour faire pencher la balance.

Groupant dans leurs organisations la partie la plus combattive du prolétariat espagnol, les anarchistes et anarcho-syndicalistes ont prouvé à tous que les véritables défenseurs des travailleurs n'étaient pas ces soi-disants démocrates et républicains petits bourgeois, mais bien les syndicalistes révolutionnaires qu'ils sont.

Foyer révolutionnaire depuis la 1^{re} Internationale, rallié pour une grande partie du monde du travail à l'idéologie libertaire, l'Espagne prolétarienne porte à l'heure actuelle les espoirs du prolétariat mondial et en particulier ceux du prolétariat français. En effet, la victoire du fascisme en Espagne serait l'annonce d'une offensive fasciste en France. La victoire du prolétariat espagnol, au contraire, décuplerait l'énergie révolutionnaire du prolétariat français et lui permettrait de faire sa révolution.

En Espagne, le prolétariat est maintenant armé. Il possède des organisations réellement révolutionnaires aux cadres éprouvés par de nombreuses années de lutte acharnée contre la bourgeoisie. L'expérience qu'il a vécue depuis l'instauration de la République sera certainement mise à profit par ses éléments d'avant-garde. Les problèmes révolutionnaires, que la C. N. T. a d'ailleurs, sérieusement étudiés à son dernier congrès, seront, nous en sommes certains, résolus par nos camarades d'une manière conforme tout à la fois aux principes révolutionnaires et à la réalité.

Pour nous, travailleurs français, nous avons de précieux enseignements à tirer des événements d'Espagne.

Tout d'abord, le Front Populaire espagnol n'a su empêcher les fascistes de travailler à la réalisation de leur coup de force. Les magistrats et les officiers réactionnaires étant demeurés à peu près partout en place, le F. P. n'avait pas eu et ne pouvait d'ailleurs pas avoir l'énergie nécessaire pour donner ce coup de balai.

En France, le Front Populaire suit la même route. Bien que la situation sociale soit quelque peu différente de celle qui existait en Espagne, on n'en est pas moins sûr que la même erreur nous guette.

La répression du même Front Populaire espagnol vis-à-vis de la classe ouvrière, les mesures prises vis-à-vis de la C. N. T., nous le montrent plus soucieux de ne pas effrayer la bourgeoisie que de défendre les intérêts de la classe ouvrière ; en France, les récentes déclarations de Salengro concernant les occupations d'usine, l'acceptation par la C. G. T. de cette capitulation gouvernementale nous préparent de graves lendemains.

Seulement l'Espagne possède un fort mouvement libertaire qui par son activité contrebalance les faiblesses du F. P.

En France, nous n'en sommes pas là et nous devons nous atteler rapidement à ce travail : organiser une Union Anarchiste puissante et travailler dans les syndicats de façon à transformer la C. G. T. de centrale de collaboration de classe en centrale syndicaliste révolutionnaire.

Les événements se succèdent à un rythme accéléré. Malgré son peu de temps d'existence, le F. P. français, frère du F. P. d'Espagne, s'avère déjà insuffisant. La création d'un Front prolétarien révolutionnaire s'impose si nous ne voulons pas être pris de court devant un éventuel coup de force fasciste. L'heure n'est plus aux solutions moyennes. De plus en plus nous nous trouvons placés devant le dilemme : fascisme ou révolution.

Séchaud.

croisade antiallemande comme le fait la presse communiste.

Lecoïn donne connaissance d'une lettre de Sébastien Faure on a lu en première page le texte.

Enfin c'est à Chazoff qu'il revient de clore le meeting.

Il fait un vibrant appel pour que soit maintenue l'union en faveur de la défense du prolétariat espagnol.

Il stigmatise le sectarisme des journaux du Front populaire qui n'ont pas inséré l'annonce de notre meeting.

Sur la question du risque de guerre, il s'élève contre la nouvelle union sacrée qui tend à laisser croire qu'on peut imposer la révolution par l'armée, alors que c'est contre l'armée qu'il faut faire la révolution.

Enfin Lecoïn, après avoir donné lecture de l'ordre du jour et du télégramme de sympathie adressé à nos camarades d'Espagne, lève la séance.

Ce meeting, un des plus réussis que nous ayons organisés depuis longtemps, a laissé à tous une réconfortante impression, qui fait bien augurer de l'aide efficace que nous devons apporter à nos frères d'Espagne.

Il est le prélude de la vaste agitation que nous avons le devoir de mener pour soutenir nos frères d'Espagne en lutte pour la défense de leur liberté et de la nôtre.

Le télégramme

Voici le texte du télégramme qui a été adressé à Madrid et à Barcelone à l'issue du meeting :

TRAVAILLEURS PARISIENS REUNIS PAR MILLIERS A LA MUTUALITE A L'APPEL DE L'U. A. ADRESSENT LEUR SALUT FRATERNEL A LA C.N.T., A LA F. A. I. ET AU PROLETARIAT D'ESPAGNE TOUT ENTIER.

Le magnifique meeting de mardi

Longtemps avant l'heure du meeting, une foule dense de travailleurs se dirigeait vers la Mutualité. Dès 20 heures, la grande salle était presque comblée par un peuple enthousiaste et résolu de manifester sa solidarité ardente avec les travailleurs d'Espagne qui défendent leur liberté conquise au prix de longues années de lutte et de sacrifices.

Faucier ouvre la séance et propose la désignation d'un bureau. C'est Lecoïn qui préside, assisté de deux camarades espagnols de Paris.

Lecoïn présente à la salle la petite Colette Durruti, la fille du camarade Bueaventura Durruti, l'intrepide lutteur qui aujourd'hui se trouve à la tête des forces du peuple devant Saragosse.

Lecoïn appelle le généreux prolétariat de Paris pour une action vigoureuse pour aider les camarades espagnols à sauver l'Espagne.

La salle répond par une formidable ovation.

Ringeas, des Jeunesses anarchistes, expose le but de ce meeting : Assurer des secours à l'Espagne, moral et matériel ; faire mieux connaître aux prolétaires français ce que sont la C. N. T. et la F. A. I. Et en face de l'attitude décidée et héroïque des anarchistes espagnols, attitude incontestable et incontestée, il rappelle qu'en 1934 les communistes français avaient affiché que les anarchistes espagnols étaient des traîtres et des lâches. Ainsi notre camarade Ascaso a été tué lors de l'assaut des casernes de Barcelone, alors que blessé et tombé, il continuait à tirer ! Durruti, après les luttes de Barcelone, mène les combattants à l'assaut de Saragosse.

Ringeas termine aux cris de : Vive la F. A. I., vive la C. N. T., vive l'anarchie internationale.

Frémont lui succède pour parler au nom de l'Union Anarchiste. Il stigmatise les critiques et insinuations du correspondant du *Populaire* à l'égard de la C. N. T. et de la F. A. I., alors que la lutte n'est pas terminée. Il dit son ferme espoir que le prolétariat espagnol, aujourd'hui armé, saura conserver ses armes. En effet, quoi de plus normal, voire élémentaire, aussi exprime-t-il sa surprise de l'otage que manifeste à cet égard la presse des partis dits ouvriers... Et Frémont n'oublie pas de montrer combien est ridicule l'article de l'*Humanité* disant que les travailleurs de l'Espagne se battent pour la sauvegarde de la propriété privée...

Il importe surtout à l'heure actuelle de faire pression sur le gouvernement français pour que des armes soient livrées au gouvernement espagnol.

La défaillance du Front Populaire espagnol à l'égard du fascisme est à l'origine de la situation actuelle ; nos camarades se battent pour anéantir le fascisme, mais après ils continueront pour l'émancipation du prolétariat.

Lorsque Frémont quitte la tribune, soudain la salle entière est debout et une ovation vibrante et interminable salue le camarade Rocca, de Barcelone, délégué de la C. N. T. et de la F. A. I. qui vient prendre place devant le micro.

Rocca apporte tout d'abord le salut fraternel de la C. N. T. et de la F. A. I. au prolétariat français sans distinction de tendance — rappelle la généreuse solidarité que le peuple français avait manifesté lors de l'assassinat de Francisco Ferrer. Avec une émotion profonde, il demande aujourd'hui le même appui contre l'assassinat de toute la classe ouvrière par les généraux.

Il s'attache à faire l'histoire des événements actuels et rappelle comment, au Congrès de Saragosse, la C. N. T. et la F. A. I., aux premiers jours du mois de mai, dans un pressentiment des événements actuels, avaient décidé de lutter jusqu'à la mort pour la défense des libertés déjà acquises.

Et Rocca s'écrit : Le Gouvernement démocrate a eu le tort de tolérer Gil Robles — aujourd'hui le peuple paie cette tolérance criminelle de son sang !

Dans quelques tableaux saisissants et émouvants, Rocca brosse, devant cet auditoire attentif et compréhensif, quelques épisodes de la lutte.

Le 19 juillet, à Barcelone, dès que la nouvelle du soulèvement fut connue, les camarades de la C. N. T. et de la F. A. I. surgissent dans la rue. Les armureries sont vidées, les armes de fortune en mains. La lutte s'engage, inégale certes, mais avec des camions, des chars, à la tête de la colonne, Rocca rappelle en passant que ce sont précisément ces camarades qui avaient été traités auparavant de traîtres au mouvement ouvrier.

Des assauts foudroyants sont ensuite livrés aux casernes — véritables citadelles — mais l'abnégation, le mépris de la mort, l'héroïsme de ces hommes exaspérés amènent la victoire. C'est ici qu'est tombé Ascaso.

Après avoir abattu les casernes et armé le peuple, il s'agissait d'abattre les églises et couvents, forteresses du fascisme — où des mitrailleuses crachaient la mort sur le peuple.

L'ordre du jour

Les travailleurs parisiens réunis au nombre de 5.000 à la Mutualité le mardi 4 août à l'appel de l'Union anarchiste, adressent leur salut enthousiaste et fraternel aux héroïques prolétaires d'Espagne en lutte contre le militarisme.

Après avoir entendu les délégués de la C. N. T. et de la F. A. I., le camarade Rocca, et les orateurs inscrits, constatant la part prépondérante prise dans la résistance antifasciste par la C. N. T. et la F. A. I. dont l'intervention totale et immédiate a été l'élément décisif.

Font confiance aux combattants antifascistes de toutes tendances et à la C. N. T. et à la F. A. I. pour orienter la lutte antifasciste.

Se parent aux cris de :

Vive la C. N. T.

Vive la F. A. I.

Vive le prolétariat espagnol tout entier.

Les classes moyennes et le fascisme

par Lucien Daurat

Il existe dans le monde politique des individualités et des partis qui passent une période de leur vie à poser et propager des principes et un autre moment à s'étonner de leur justesse et à en tempérer les effets. Alors qu'une vérification vivante nous paraît être le sommet d'une doctrine et la glorification de ses auteurs, ces messieurs dont les théories sont systématiques et tranchantes sur le papier se révèlent de la plus sottise sentimentalité intellectuelle au moment même où l'histoire leur apporte quelque éclatante justification.

Lorsqu'on a posé le principe de l'accumulation capitaliste d'une part et de la paupérisation des masses travailleuses d'autre part, et l'inéluctable guerre entre ces deux tendances féroces dressées pour la conquête du pouvoir, il ne faut pas s'étonner que leur action précipite un jour ou l'autre un cataclysme dont nous avons eu tout le temps de prévoir la portée.

En ce qui concerne les classes moyennes, ce marxisme a vu très justement que leur nature de classe moyenne leur donnerait longtemps une situation privilégiée, qu'elles seraient tout au long de leur développement historique un facteur de stabilité politique très recherché, qu'elles multiplieraient entre le capital et le travail des échanges bienfaisants pour la conservation sociale, mais que par suite de la poussée inévitable vers les extrêmes (concentration capitaliste et paupérisation du travail) elles se trouveraient d'abord durement secourues par les maladies du capital et finalement débordées et brisées par la médication violente du travail : la Révolution prolétarienne.

Les périodes de paix sociale sont favorables à l'éclosion et à la prospérité des classes moyennes. Du travail au capital elles créent ce courant de prospérité factice qui a sa source dans la misère prolétarienne et son abaissement dans la mer débordante du capital.

La bourgeoisie petite et moyenne est le déversoir de cette partie du prolétariat qui se pousse au capitalisme et de cette aile du capitalisme qui ne veut pas décroître au prolétariat. Elle est par sa composition instable, fluide et merveilleusement prévenue du double danger qui l'assaille. Méprisée du capital et détestée du travail, elle les tient en réalité l'un par l'autre. Du jacobinisme au fascisme elle multiplie ses armes contre les deux classes qui l'assailent. L'histoire nous apprend avec quelle virtuosité elle manie successivement ces outils. Avec quelle rapidité elle les échange. L'envers de la démocratie jacobine dont elle menace le capital est l'autoritarisme forcé du fascisme qu'elle tient braqué sur le prolétariat.

Les socialistes parlementaires, les réformistes syndicaux ne veulent voir que cette face démocratique parce qu'elle se manifeste pour le moment. Mais si cette même bourgeoisie jacobine se sent un jour débordée par le courant prolétarien, elle leur retournera en quelques mois, quelques jours ou quelques heures l'arme d'autorité, qui n'est chez elle pour l'instant ni détruite, ni amoindrie, mais cachée.

Pour comprendre la position présente des classes moyennes et leur courant « révolutionnaire » il faut rappeler le double fait de la politique intransigeante et féroce égoïste du capital durant la crise et, d'autre part, la temporisation des partis ouvriers qui allait faire momentanément du prolétariat un allié docile et précieux pour les desseins de la petite bourgeoisie. L'opportunisme des chefs ouvriers a permis à la petite bourgeoisie de s'attacher le prolétariat dans sa lutte contre le haut capital.

L'accumulation du capital et sa concentration au détriment des masses petites-bourgeoises se sont produites comme le prévoyaient nos marxistes. Le phénomène s'est précisé avec lenteur et méthode ce qui a déjoué bien des lumières du marxisme qui prévoyaient toujours le cataclysme pour le lendemain, sans croire même, semblait-il, à la progression du phénomène.

Le capital pour sa part a suivi sa voie naturelle en toute connaissance des bouleversements qu'allait créer le drainage de l'économie bourgeoise et la bourgeoisie effrayée, il a offert la démocratisation des richesses en autorisant à tous en principe leur conquête. Il a dressé entre la bourgeoisie et la classe ouvrière toute l'imagerie de la barbarie prolétarienne. La petite bourgeoisie a senti le piège. Entre un prolétariat volontairement désarmé par ses chefs et le capital expropriateur, elle a compris son intérêt du moment. Elle s'est jetée dans les bras du prolétariat accablant.

Mais il est sorti de cette alliance tout autre chose que ce qu'en attendait la bourgeoisie et peut-être même le prolétariat. Il se peut parfaitement que le prolétariat soit inconscient de la réalité historique. Instinctivement il applique la règle révolutionnaire. Il conserve ses objectifs de classe. Sa médication capitaliste trappe indistinctement le profit. La petite bourgeoisie en pâtit comme le haut capital. La petite bourgeoisie comptait utiliser le prolétariat pour frapper la propriété au sommet, pour « émonder l'arbre sans toucher à ses racines ». La distinction entre le profit capitaliste et le profit modéré des classes tampon est une conception petite-bourgeoise régie par des lois et des règles que le prolétariat est obligé de fouler dès qu'il entreprend son action expro- priatrice.

Il est incapable de doser sa Révolution sans nier l'expression directe de sa force. Il frappe l'ennemi au point qui lui est accessible c'est-à-dire à la base. Il ne rentre pas dans la règle bourgeoise de la lutte anticapitaliste, le respect de la loi. Il cultive et déborde le premier obstacle à la Révolution pour l'écrasement du profit. Les classes petite-bourgeoises sont ses premières victimes. Elles sont amenées, alors à se rattacher volontairement à la lutte prolétarienne, c'est-à-dire à se nier en temps que classe, ou bien à faire usage de leur réactif d'autorité. Si elles conservent quelque espoir de se sauver de l'écrasement du capital, elles se raccrochent à cet espoir d'existence.

Par sa situation de classe tampon, la bourgeoisie est à la fois conservatrice et socia-

liste. Conservatrice pour le prolétariat et socialiste pour le capital. Débordée par le courant prolétarien, elle se trouve placée à dévoiler le côté conservateur de son socialisme. Lorsqu'elle a réalisé la double menace capitaliste et prolétarienne, elle précise seulement sa synthèse social-conservatrice (le fascisme). Jusqu'aux grèves de juin, il n'y a pas eu réellement en France de péril fasciste, mais une menace du conservatisme capitaliste qui néglige systématiquement le côté socialiste et populaire qui fait la force du fascisme. Et nous pensons que bien loin de crier à l'écrasement du fascisme, la classe ouvrière doit se préparer à le combattre, car il n'est pas derrière nous, mais devant nous. Lorsque la bourgeoisie voyait poindre à l'horizon le péril rouge, elle était déjà submergée par la vague expropriatrice du capital. Elle devait abattre d'abord et museler l'ennemi capitaliste sur le terrain de la démocratie. Les grèves de juin ont avisé la bourgeoisie qu'il était temps d'arrêter le badinage révolutionnaire. Elle se retournera maintenant vers son élément conservateur, lestée de tout le socialisme qui lui est pratiquement assimilable. Elle veut assurer sa stabilité, c'est-à-dire sa vie dans le respect des conventions démocratiques et dans l'ordre. Si le prolétariat prétend faire bouger cette plateforme à son avantage ou seulement ne rien changer à ses prétentions ruineuses, c'est au revers de la démocratie, à l'autoritarisme forcé qu'il devra s'attaquer avec ses armes de classe.

Les classes moyennes vivent sur un compromis entre le capital et le travail. Elles sont écrasées dans leur lutte. Leur défense les oblige à se porter, successivement sur les deux fronts du combat. Elles répondent aux antagonismes de classes en les utilisant successivement, puis en les niant bientôt et en imposant la reconnaissance de cette négation par la force. C'est tout le mécanisme de la démocratie bourgeoise et du fascisme.

Nul n'ignore cette thèse excepté sans doute les chefs qui s'en sont le plus réclamé. La petite bourgeoisie est indéfinissable parce que toute clarification sociale doit se faire à son détriment si l'on veut persister à l'ignorer ou à la cacher, la loi ne s'en portera pas plus mal. Elle se réalisera dans les ténèbres, dans l'instinct et non au grand jour dans l'intelligence du problème. Pour la classe moyenne, la loi de stabilité, c'est-à-dire sa vie ne doit jamais être attaquée. Le capitalisme forcé appelle la démocratie. Les excès démocratiques appellent le fascisme. Mais les excès démocratiques sont la seule raison d'être des organisations révolutionnaires. Si l'on veut nous transformer en suiveurs, de la machine bourgeoise, qu'on le dise très fort aux ouvriers, et qu'on attende franchement leur réaction. Si l'on ne veut pas nier la Révolution, il faut en accepter les conséquences. Et se préparer à l'action massive, non pas dans l'aflolement d'une riposte mais avec méthode et confiance.

Le fascisme, disaient autrefois dans certains milieux ouvriers, est une étape nécessaire. Nous avons nié cette formule. Nous pouvons dire aujourd'hui que c'est une étape rendue possible par la confiance aveugle des chefs ouvriers dans des méthodes qui ne peuvent mener qu'à la faillite.

Les classes moyennes sacrifiées par le processus capitaliste ne peuvent ni traîner le mouvement ouvrier ni être traînées par lui. Tout ce que le prolétariat arrache au profit, il le paye par une réaction, une fortification du profit. Et ces prétendus alliés du prolétariat se dresseront demain contre lui, non plus en ennemi hésitant et dérouter, mais en fauve affolé par la peur d'avoir vu sa fin de si près.

Méditation sur le camping collectif et le sport

Dans les véhicules de transports en commun, auquel le prolétariat peut accéder par ses ressources pécuniaires, chacun est à même de rencontrer et côtoyer des groupes de campeurs adhérents à des clubs ouvriers.

Ce qui surprend le plus lorsque l'on voyage en compagnie de ces sportifs, c'est assurément la jeunesse d'esprit qui les caractérise, soit dans leurs conversations, soit dans leurs écrits. On constate que le naturalisme pratiqué dans le cadre de cette vie collectivisée, quoique peu militarisée, a acquis une suprématie totale au détriment du développement des facultés morales et intellectuelles. Les sentiments naturels, la sensibilité individuelle, paraissent annihilés chez eux.

La lutte sociale, l'apport de leur jeunesse comme militant ouvrier les laissent indifférents, et se bornent, chez ces sportifs, à défler dans les manifestations où leur accoutrement nous donne l'impression d'assister à une parade militaire.

Quand nous préconisons l'éducation morale et politique des jeunes, la propagande antimilitariste, je crois que c'est là une fraction jeune de la classe ouvrière qui ne faut pas négliger l'examen des pays fascistes nous le démontre. Hitler l'avait très bien compris dans son ascension vers le pouvoir. Les impérialistes ne dépendent pas des millions pour le sport dans des buts spécifiquement philanthropiques, pour les distractions physiques du prolétariat, ils se rendent parfaitement compte que le sport leur prépare chez l'individu un état psychologique propre à endormir chez lui toute conscience ouvrière et toute velléité d'émancipation. Si l'ai cité particulièrement le camping, c'est que j'ai été en rapport avec des campeurs, et je pense que c'est particulièrement dans ce sport que l'on trouve le plus grand nombre d'esprits primaires et le meilleur terrain propre à créer progressivement l'esprit militariste, le sac au dos, les marches en chantant avec le bâton sur les reins, le coucher sous la tente, l'amour de braver les intempéries, le goût de l'aventure, tous ces facteurs suffisent à faire naître cet esprit dans beaucoup de jeunes cerveaux.

Je conclus en affirmant que le sport n'est pas nuisible au prolétariat, dans la mesure où sa pratique ne nuit pas à l'émancipation ouvrière et ne défile pas le sport comme une mystique occupant tous les loisirs des jeunes. Jeunes sportifs ouvriers, venez à la jeunesse anarchiste, donnez la priorité de vos loisirs à la bataille sociale, et vous n'aurez pas le remords d'avoir abandonné la classe ouvrière pour un vague idéal sportif.

Roger Garon.

Vivre d'abord !

Sous la poussée des masses populaires, impatientes et lassées de subir le joug d'un capitalisme plus soucieux de maintenir et de consolider ses privilèges que de s'inquiéter des misères du peuple, le Gouvernement et le Parlement, d'accord avec les organisations politiques et syndicales, vient d'établir une nouvelle Charte du Travail.

Cette charte semble donner satisfaction aux revendications ouvrières puisqu'elle paraît leur assurer de meilleures conditions d'existence. C'est ce qui permet aux dirigeants d'affirmer qu'il a été accordé au prolétariat beaucoup plus en un mois qu'au cours de nombreuses années de luttes sociales.

Les vainqueurs chantent victoire ! Leur victoire ! La victoire qu'ils ne doivent qu'à eux-mêmes et pourtant le traité de Matignon qui sanctionne ce triomphe est bien loin d'atteindre la perfection puisqu'il n'est pas spécifié que la fixation des échelles de salaires a été réalisée en tenant compte de l'indice officiel du coût de la vie au moment de la signature et que les échelles pourront être modifiées suivant les fluctuations de cet indice.

Cet oubli est, pour le moins regrettable.

Mais ce qui est d'avantage c'est de constater qu'au milieu de tout cet enthousiasme on ait oublié la partie la plus misérable de la classe ouvrière : les chômeurs !

Il a été promis que les poursuites et les expulsions ne seraient plus exercées contre eux, mais les promesses n'ont qu'une valeur relative et il est regrettable de constater qu'elles sont si peu tenues que les comités de chômeurs sont pour chaque jour obligés de s'opposer aux expulsions de leurs camarades. Ce n'est que grâce à l'action énergique et résolue des comités de chômeurs que de misérables hommes uniquement coupables d'être privés de travail par la mauvaise organisation sociale ne sont pas jetés à la rue.

Une loi tendant à apporter un terme à ce lamentable état de choses est en instance devant le Sénat, dira-t-on. On pourrait même penser qu'elle y est depuis juin 1935, par conséquent depuis plus d'un an. Alors, qu'attend le Gouvernement ? Qu'attendent les légitimes ouvriers pour en exiger le vote et l'application immédiate ?

Il convient de ne pas oublier qu'en l'état actuel de la législation, les propriétaires peuvent, en vertu de l'article 819 du Code de procédure civile, introduire une instance contre les locataires défaillants. En admettant que de nouvelles instructions soient adressées aux Parquets pour surseoir aux exécutions, il n'en est pas moins vrai que, dès que le chômeur aura trouvé du travail, il ne sera plus protégé par la loi puisqu'il aura perdu sa qualité de chômeur. Les délais de paiement accordés par le juge de paix sont insuffisants, en raison même de l'importance de la dette contractée pendant la longue durée de la période de chômage ; si, d'autre part, la salé-gazette indique une estimation mobilière inférieure à la dette, il est à peu près certain que l'ancien chômeur, locataire défaillant, sera expulsé et ses meubles vendus à l'encan.

Il faut que la loi exonère totalement les chômeurs du paiement de leur loyer.

Il est du devoir des élus ouvriers de s'employer au vote et à l'application immédiate de cette loi. C'est une chose qu'on ne devrait pas avoir à leur rappeler.

Il en est de même en ce qui concerne le montant des allocations. Avec quatre francs par jour, plus quatre francs par personne à sa charge, le chômeur doit subvenir aux besoins de sa famille mais, chose monstrueuse, s'il tombe malade, il n'a même plus droit à cette maigre allocation. Sa famille est condamnée à mourir de faim !

Consultez qui lisez ces lignes après avoir bien mangé, bien bu, bien dormi, n'avez-vous pas envie de dire que, dans les plaines de l'Europe orientale vivent des loups ? Lorsqu'ils trouvent leur nourriture ils se cachent loin des villages. Mais quand l'hiver arrive, que la faim les tenaille, ils se rassemblent et ils attaquent...

La masse, chaque jour grandissante, des chômeurs ne peut plus attendre la mise en application de ces mesures que vous préconisez, les plans que vous élaborez. Il lui faut immédiatement du travail et du pain.

Elle ne comprend pas pourquoi on a laissé se constituer parmi les travailleurs trois catégories différentes : la première, tirant de son travail des revenus nécessaires à assurer son existence ; la seconde, obtenant par son travail des revenus supérieurs à ses besoins en cumulant les emplois et en prenant du travail qui ne lui est pas indispensable pour se procurer le nécessaire et même le superflu ; enfin, la dernière, qui obtient quand elle le peut, les maigres allocations de chômage qui lui permettent de crever moins vite.

Où vous êtes capables de mettre fin à un tel état de choses, alors, l'heure est venue de passer aux actes, où vous n'êtes pas capables de réaliser les réformes attendues. Alors vous devez laisser à d'autres les responsabilités que vous n'avez pas le courage d'assumer.

L'heure n'est plus de risquer votre siège. L'heure est venue de vous sacrifier à la cause que vous avez sollicité de défendre.

L'ère des discours et des manifestations est terminée. Celle de l'action est commencée. Vous devez être à même de constater la spontanéité du dernier mouvement auvet duquel vous n'avez pourtant pas été consultés. Rien n'a résisté devant la vague des travailleurs mécontents qui a passé, bousculant vos théories et vos prévisions en emportant beaucoup de votre prestige. Il ne résistera devant celle des chômeurs affamés qui emportera à jamais ce qui en reste.

Revenez-vous ! Il est temps, il est grand temps ! Vous avez déjà laissé passer l'heure une fois, la seconde fois il sera trop tard !

Fermez un peu le catéchisme de vos doctrines et ouvrez davantage votre cœur !

Soyez humains et souvenez-vous que ventre affamé n'a point d'oreilles.

H. GUEFFROY.

Ils étaient mille...

Nous avons été sans nouvelles des fiers-à-bras qui expulsèrent, par la force, du cortège du Mur des Fédérés, ceux qui se permirent de clamer des mots d'ordre trop peu orthodoxes...

Puis nous apprîmes qu'ils étaient allés soutenir à Barcelone, aux Jeux ouvriers, la réputation de l'athlétisme français...

Ils furent donc surpris par la tourmente qui remue dans ses fondements la péninsule ibérique. Ce qui n'empêche pas les Jeux d'avoir lieu. Car la révolution est une chose et le sport en est une autre, bien différente.

Ils sont revenus nos sportifs, et se sont, acclamés au cours de différents meetings. Nous ne partageons pas cette ferveur.

Ils étaient mille... là-bas, à pied d'œuvre de la révolution sociale, et ils avaient une belle occasion d'être des hommes et des héros.

Ils ont préféré la désertion...

Dictatures et démocraties préparent la guerre

par Luc Monfort

La guerre peut arriver demain. Tout peut arriver demain. Hitler fait le malin avec Dantzig. Et les Français font les malins autour d'Hitler. En vérité le régime allemand conserve dans ses actes une apparence de raison. Les démocraties qui l'entourent ne pourraient pas toutes en dire autant. Je crois que si Hitler joue au chantage de la guerre, la démocratie française et la Russie soviétique ne font pas moins chanter leurs peuples avec la menace hitlérienne. Remarquez comme tous les nationaux ont fait vibrer la corde patriotique du peuple français. Les époques guerrières ou pré-guerrières sont très favorables à la conservation sociale. On nous dit : « Devant une puissance unie pour la guerre, restons unis pour la riposte ». Naturellement, dans la guerre il n'y a plus ni ouvrier, ni bourgeois, tout le monde est bien d'accord là-dessus. Les Révolutionnaires eux-mêmes se font une idée de l'intérêt national.

Seules les suites de la guerre sont créatrices d'ennuis sociaux. C'est bien ce qui chagrine les capitalistes — messieurs les démocrates, rien ne les ennuie dans tout ça. — Révolutionnaires pour le peuple et conservateurs pour le capital, ce sont des sirènes qui savent accommoder leurs voix.

Ce qui intéresse les bourgeois, ce n'est pas la guerre, c'est la préparation de la guerre et le chantage à l'union des classes.

Les capitalistes par exemple ne demandent pas mieux que de voir une nouvelle technique militaire rendre inutilisable tout le matériel national, ils ne sont pas patriotes. Leur guerre n'est jamais que l'inéluctable échéance de leur système productif. C'est une franche opération commerciale minutieusement préparée.

Les capitalistes qui croient à l'inévitable guerre, comme ils croient à leur système économique ont du moins la pudeur de la préparer au grand jour sans rien cacher de leurs intentions bellicieuses. Au moins, les ouvriers voient clair dans un Poincaré. Tandis que les Jaurès et les Vaillant qui réclamaient des mesures antipatriotiques de pacifisme sans concevoir des moyens parallèles trahissaient effectivement la patrie et le prolétariat, la guerre et la paix. Ceux-ci préparaient la guerre en laissant interpréter différemment leurs paroles par la bourgeoisie et le prolétariat, ce qui est le propre de tous les politiciens démocrates. En fin de compte, placés devant des réalités, ils se déterminent toujours pour le courant le plus immédiat de leur conscience, c'est-à-dire l'acceptation de la guerre.

Les guerres qu'ils ne suscitent pas, les démocrates les laissent faire. A toutes les échéances guerrières du régime, ils joignent parfois leurs échéances propres. Ils fournissent au peuple une explication démocratique des guerres capitalistes. Ils surveillent les réactions populaires et en dirigent les effets. A la guerre sociale comme à la guerre nationale, ils sont les serviteurs éclairés du capital.

En cette conjoncture historique, je crois que les désirs de guerre d'une nation sont en raison directe de leur instabilité sociale. C'est pourquoi je crois les fascismes moins dangereux pour la cause de la paix que les démocraties chancelantes. Les régimes totalitaires excluant les hypocrisies pacifistes n'entreprennent la guerre qu'à bon escient. Ils repoussent les embrouillages sentimentaux. Le fascisme italien a suivi petitement le brigandage de l'impérialisme français. La vraie source de la vraie guerre, les travailleurs anglais ne sont pas loin de l'avoir trouvée avec les bobards sanctionnistes. Dès qu'ils le voudront, les pétroliers anglais les mettront dans leur poche.

La guerre moderne est une source capitaliste qui coule normalement dans le canal de la démocratie. La démocratie n'est pas une barrière ni un dérivatif à la guerre. Le prolétariat ne peut pas l'ignorer.

Les moyens capitalistes d'arrêter la guerre, il n'y en a pas trente-six — il y en a deux. — En présence du chantage à la guerre d'une nation quelconque, c'est de menacer plus fort et de faire chanter à son tour — ou bien de capituler quitte à prendre sa revanche un peu plus tard. — Quand on en a assez de se renvoyer la balle, quand on a bien préparé son droit vis-à-vis de ses prolétaires respectifs, on déclenche la guerre une bonne fois. Naturellement il faut trouver comme motif quelque chose d'indéfini, d'histérique.

Les démocraties sont moins à court que les autres, parce qu'elles jouent sur toutes les cordes.

Les droits imprescriptibles du peuple allemand, c'est tout de même quelque chose de moins immédiat, de moins intelligible que la sauvegarde des libertés républicaines ou le coup anglais de 1914 devant le viol de la Belgique.

Les communistes ont bien compris que le coup de la défense de l'U.R.S.S. ne prenait plus. Alors ils ont repiqué à la démocratie avec des arguments décisifs. Ça n'est tout de même pas Hitler qui va leur opposer la défense de l'autorité. L'autorité, on la suit, on ne la défend pas. Tandis que l'autorité.

Hitler en joue de bonnes avec Dantzig. Les diplomates français qui sont des gens polis n'en reviennent pas du ton ni du climat.

Evidemment, Poincaré criait moins fort, il était aussi plus habile, plus décidé, plus soutenu. Tandis qu'il roulait à Pétersbourg la boulette capitaliste, les parlementaires socialistes la doraient au prolétariat.

Toujours l'avantage de la démocratie, tandis que dans ces pauvres autarchies on est obligé de satisfaire tout le monde du même coup de guele. C'est l'inconvénient d'une société de classes qui prétend n'en plus posséder. A deux classes il faut deux visages de l'Etat. Hitler n'est pas tellement un brutal comme on croit. Il fait comme il peut son métier de dictateur. Une même face pour deux publics. C'est évidemment un peu figé et grimaçant. Ainsi Dantzig.

Pour ce qui est de la guerre, les politiciens démocrates en remontreraient à tout le monde. Ils n'ont pas de biens à faire prospérer comme les capitalistes, mais ils n'ont pas non plus à défendre de la Révolution prolétarienne par la suite. Ils n'ont pas non plus de responsabilités nationales comme les fascistes. Ni mystique, ni biens au soleil. Le démocrate travaille à la commission.

Les capitalistes n'ont pas de raison de chercher dans la guerre ce qu'on peut avoir par la paix. Les fascismes non plus pour l'instant. Tandis que les démocrates ont des raisons principales entre autres, ou des raisons de haute stratégie révolutionnaire. C'est ici qu'il faut bien faire la division entre politiciens démocrates et prolétariat.

Le prolétariat n'a aucun intérêt à la guerre. Son mode de vie est fixé par la nature du régime c'est entendu. Les bases d'un régime qui surgit d'une guerre, il n'est pas encore un malin pour les fixer. Les suites immédiates de la guerre ont amené la Révolution en Allemagne, et les suites lointaines le fascisme.

L'Etat coercitif peut se trouver renforcé comme en France ou comme en Russie. La guerre détruit c'est l'aventure, chère aux politiciens démocrates. Le prolétariat ne joue pas sur l'aventure.

Et même à la conjoncture la plus défavorable à la Révolution, c'est-à-dire le fascisme, il n'est pas de dénouement par la guerre.

Nous sommes encore par ailleurs quelques-uns à penser avec un peu d'humanité et de bon sens que pour la plupart d'entre nous, mieux vaut faire un fasciste qu'un mort.

Naturellement, les démocrates peuvent hurler au scandale. Ils sont beaucoup plus forts que nous sur les principes. Lorsqu'il s'agit de guerre sociale, ils sont d'ailleurs beaucoup plus ménagers de notre sang. Parce que du nôtre alors répond le leur.

Les trois éléments sociaux se retrouvent unis dans la guerre. Seulement ils n'y ont pas les mêmes intérêts.

Le capitalisme a un intérêt certain à l'état de guerre, à la paix armée, un intérêt moindre à sa consommation à cause des risques populaires.

Le prolétariat joue à un contre cent pour les bénéfices. (La Révolution prolétarienne). Quant à la bourgeoisie, souvent sacrifiée, elle est de toutes les folies. Dans la guerre, elle tient en mains la paix sociale, elle claironne. C'est la moitié de sa vie.

Et d'ailleurs à part quelques rentiers ou retraités ou pensionnés, la bourgeoisie se tire aussi bien de la liquidation de la guerre que de sa préparation.

Les indemnités de guerre, les réparations, et le fameux surprofit ne sont pas faits pour les chiens. A part le cataclysme révolutionnaire, elle ne craint pas grand chose. Mais morcelée et changeante elle ne souffre que d'une révolution prolétarienne, vraiment totalitaire. Elle n'offre pas un bloc comme les trusts à la colère du prolétariat. Elle possède des attaches et des affinités populaires. Elle constitue même en telles conjonctures historiques des ponts anticapitalistes du même nom. Toute la gamme des politiciens démocrates constitue pour elle contre le prolétariat, autant de mesures défensives.

Pour en revenir aux guerres, les démocraties font vraiment piteuse figure à Genève. Les diplomates français et anglais font bien la politique bourgeoise. Attachement aux saints principes, droit, liberté, etc.

Mais les bourgeois n'aiment pas toujours leur silhouette dans la glace de l'histoire. Le bourgeois tend à l'aristocratie, à la pseudo grandeur (et naturellement au fascisme).

La bourgeoisie voudrait trouver son homme, pas un guerrier, un revanchard, mais un vrai démocrate qui sache répondre aux insolences hitlériennes. Qui sache donner par exemple une explication brillante et bien française du droit des peuples à disposer d'eux-mêmes (Dantzig).

Les sanctions contre l'Italie constituaient un cas de guerre, mais nul n'était réellement pour les sanctions. Ce fut une belle musique sans écho. Dantzig c'est plus drôle. Avec l'Anschluss déjà ça devient sérieux. Pour les mandats coloniaux, c'est tragique. C'est un cas de guerre démocratique pouvant entraîner tout le monde.

Les démocrates ne peuvent pas permettre que les crimes coloniaux des caoutchoutiers français soient repris à leur compte par des allemands.

Si des sanctions se renouvellent on pourra vraiment réaliser l'Alliance sacrée, démocratique et unanime.

Si les syndicats répètent pour leur part le coup de 1914, nous n'aurons plus qu'à laisser parler l'histoire.

La débacle capitaliste suivra probablement la boucherie. Les démocrates supporteront allègrement leur part de responsabilité et leur part de victoire. Leurs médiations dans la lutte sociale sont partout des signes de faillite. Leur triomphe à quelque chose de hideux qui sent la décomposition de la mort.

Mais leurs philosophes guerriers et humanitaires nous démontreront facilement que beaucoup de crimes sur la terre c'est encore beaucoup de paix en dessous.

Une paix démocratique dont nous ne voulons plus entendre parler.

Travailleurs,
Syndicalistes,
Anarchistes,
LE LIBERTAIRE
est votre journal.
Soutenez-le !



Notre ennemi est chez nous!

Il ne suffit pas de prétendre qu'un adversaire est à la solde d'Hitler ou un complice de Doriot pour prouver qu'on a raison. Non, en dépit de tous les anathèmes des néo-patriotes du Parti Communiste je persiste à penser qu'une guerre, quelle qu'elle soit, qu'on l'appelle ou non de l'épithète d'antifasciste, sera toujours une défaite du prolétariat. L'entends bien que les événements d'Espagne donnent à cette affirmation un caractère troublant...

— Et si un pays fasciste attaquait l'Espagne, que ferez-vous ? nous demandent-ils. C'est aussi la question que se posaient hier les instituteurs syndiqués, dans leur Congrès de Lille. C'est l'angoissante question que se posent tous les hommes qui veulent en ce moment soutenir par tous les moyens le prolétariat espagnol sans renier cependant leur idéal révolutionnaire.

Nous n'éludons pas le problème. Nous supposons qu'on accepte la thèse des stalinistes et que (pour préciser), Hitler attaquant l'Espagne, les travailleurs français remettent sac au dos et partent pour une nouvelle guerre. Qu'arrivera-t-il ? Il arrivera d'abord ceci que, par le jeu des alliances et des pactes, le monde tout entier sera entraîné dans une guerre dont le caractère d'atrocité dépasserait tous les précédents historiques et qui provoquerait de telles ruines et de telles hécatombes qu'il faudrait sans doute des siècles pour en effacer les effets moraux et matériels. Il arriverait aussi que la classe ouvrière, par nécessité technique (car si on accepte la guerre, il faut accepter également toutes les conditions de la guerre et la première de toutes est de remettre tous les pouvoirs aux militaires chargés de la diriger), se trouverait contrainte, pour lutter contre le fascisme, d'établir un régime de dictature qui serait comme une sorte de fascisme aggravé. Que deviendrait, là-dessus, l'idéal révolutionnaire ? Que deviendrait la Révolution espagnole ? Le dernier effet de cette politique serait d'escamoter l'une et l'autre. Qu'on s'imagine une telle guerre et qu'on se demande ce qu'il adviendrait de l'héroïque combat mené par nos camarades espagnols ? Immédiatement il perd tout son sens. L'essentiel n'est plus de savoir si ces hommes pourront vaincre leurs ennemis de classe. L'intérêt se déplace. Il passe du plan révolutionnaire au plan impérialiste. La flamme ardente qui brûle en ce moment autour de Saragosse et dans la Sierra de Guadarrama est étouffée. A sa place s'élève

l'immense bûcher sur lequel les prolétaires acceptent de mourir pour une cause qui n'est plus la leur.

Comment nos communistes ne comprennent-ils pas ces évidences ? Pendant des années on leur a inculqué cette idée que leur ennemi est leur propre impérialisme et voilà que, soudain, ils se muent en défenseurs fervents de ce même impérialisme. Comment ne comprennent-ils pas qu'en acceptant la guerre, qu'en y poussant avec cette farouche énergie que Cachin mettait l'autre soir à Wagram, qu'en dressant de plus en plus violemment les gouvernements français et allemand l'un contre l'autre, qu'en pratiquant une politique de provocation, qu'en répandant cette psychologie de guerre qui prépare une capitulation des cœurs, une démission des hommes renouvelée de 1914, qu'en associant leurs efforts à ceux de la nation française, ils tournent le dos à la Révolution espagnole qui est une lutte de classes ?

Toutes les logomachies cèdent devant cette alternative : il faut choisir entre la guerre et la révolution, entre la guerre impérialiste et la lutte anti-fasciste. Les confondre c'est se réserver de cruels mécomptes, c'est courir aux pires catastrophes. Le combat révolutionnaire ne peut se concevoir sous la forme d'une vaste coalition internationale des forces ouvrières contre les forces capitalistes. Cela résulterait non pas de la volonté des hommes mais de la nature des faits, d'une détermination à la fois historique et géographique. Concrètement, cet état de choses se traduit par l'impossibilité de concevoir la lutte révolutionnaire indépendamment des groupements nationaux. Si l'on veut nous permettre une comparaison, nous dirons que le front prolétarien est un front divisé en secteurs nationaux. C'est le sens du mot profond de Lénine combattant la conception socialiste de la défense nationale : **notre ennemi est chez nous**.

Il n'est pas mauvais de nous en souvenir au moment où la confusion est maîtresse et où des hommes politiques, reprenant presque sans y rien changer les mots d'ordre mortels de 1914, prétendent conduire à nouveau la classe ouvrière à la guerre. Pour défendre nos frères d'Espagne, nous devons tout entreprendre. Mais avec clarté et lucidité. Mais sans tomber dans le piège nationaliste.

Avec la Révolution espagnole, partout et toujours !

Avec notre impérialisme, jamais !

LASHORTES.

ON VEUT FAIRE MOURIR OTELLO GAGGI

Nous avons, à plusieurs reprises, attiré l'attention des camarades et de tous les hommes de cœur, sur la situation créée, en Russie, au libérateur Otello Gaggi.

Condamné en Italie à trente ans de réclusion pour tentative insurrectionnelle, en 1921, notre camarade parvint à se réfugier en Russie. Il y vécut à peu près en paix avec le régime communiste pendant environ quinze années.

Arrêté par le G. P. U. le 2 janvier 1935 comme oppositional, avec des milliers d'autres, à la suite de l'attentat Kirov, il fut condamné, sans jugement, à trois ans de déportation en Sibérie. Sa compagne a été également déportée, sans raison aucune, dans une autre localité sibérienne. Gaggi fut envoyé tout d'abord à Jarensk, petit village perdu sur le fleuve Viciada. Climat terriblement dur pour ce fils de Toscane. Ses poumons en souffrirent sérieusement : la tuberculose en fit vite sa proie.

Il y a quelques semaines, il nous avertit de suspendre toute correspondance : il parlait pour une destination inconnue.

Optimistes, nous pensions que les protestations qui se sont élevées un peu partout contre le traitement infligé à notre camarade ont conduit à Moscou quelque clémence. D'autant plus que, en coïncidence, on menait grand bruit dans le monde à propos de la nouvelle Constitution « démocratique » projetée : « Personne, dit l'article 127 de la Constitution annoncée, ne peut être mis en état d'arrestation que par décision du tribunal... »

Gaggi, donc — continuons nous naïvement à penser — condamné administrativement par une autorité policière, a dû être gracié ou bien passerait bientôt devant une juridiction régulière, avec possibilité de défense ; ainsi, pourra-t-il enfin rejoindre sa compagne et son enfant, abandonnés à Moscou... Oh bien, encore, on est en train, là-bas, de procéder à une vaste application de mesures amnistiantes (comme cela s'est produit malgré tout en Italie et jusqu'en Allemagne) et Gaggi, révolutionnaire cent pour cent, a pu être un des premiers à en bénéficier...

Hélas ! laissons la parole à notre camarade. Dans sa première lettre, reçue le 27 mai de Semipalatinsk, il nous dit :

« Le jour de mon arrivée à Semipalatinsk, le policier chargé de mon inscription fut brutal et inhumain. A ma demande pour que me fût indiqué un abri pour la nuit : — Débrouillez-vous — fut sa réponse. Dénué de tout moyen d'existence, je fis observer que les organismes centraux de Moscou m'avaient alloué un subside qui me garantirait tout au moins un morceau de pain tous les jours. Il me fut répondu alors, qu'à Moscou commandaient ceux qui se trouvaient à Moscou, mais qu'à Semipalatinsk je n'aurais perçu aucun secours et, sur mes vives protestations, on m'imposa durement silence. Pour vivre quelques jours, je dus vendre mon avant-dernière chemise... »

Et, dans sa seconde lettre du 6 juin, il ajoute : « Semipalatinsk, grosse bourgade asiatique, est un agglomérat assez varié de nationalités : Russes, Kirghises, Polonais, Tartares, Cosaques, Juifs, Tziganes. Il manquait le représentant italien et cet honneur est échu à moi. Cette région a été élue par Nicolas II comme déportation pour Dostolevsky et aux Décastristes. Géographiquement désertique, elle est battue par des ouragans très violents et des vents terribles qui aveuglent et rendent la respiration très difficile. En hiver, la température descend à 40° au-dessous de zéro et si à cela on ajoute le vent glacial, la vie va être certainement impossible pour moi cet hiver... »

Notre camarade nous dit qu'il introduira « immédiatement une demande de transfert » et nous l'appuyons de notre mieux. Mais, à ce moment, nous apprenons que nos camarades afin d'être aidés avec des envois de vêtements chauds avant que l'hiver le surprenne sans qu'une mesure de grâce soit intervenue. Nous ne voulons rien ajouter à l'éloquence simple et terrible de la brève description de Gaggi. Celui qui lira saura, de lui-même, en tirer les conclusions qui s'imposent. Notre conviction est désormais faite et nous savons par expérience que les protestations les plus vigoureuses sont vaines contre un régime qui, par ses méthodes de gouvernement, s'est placé bien en-dessous des régimes fascistes, si nous ne saurons pas exercer une pression directe sur les partis et mouvements politiques qui représentent ce régime à l'étranger ou qui ont avec celui-ci contracté des alliances sur le plan international.

Il ne s'agit pas seulement de la vie d'Otello Gaggi, mais de l'existence même du peuple russe. L'application de certains droits que prévoit la nouvelle constitution bolchévique se traduitroit en une colossale mystification de plus, à l'usage du Front populaire, si l'on ne saura pas exiger la fin de la toute-puissance du G. P. U. et une amnistie complète pour les condamnés politiques (la Russie bolchévique est le seul pays qui n'ait jamais accordé d'amnistie en presque vingt ans de pouvoir absolu) !

Ceux qui, en bonne foi, espèrent instaurer la justice sociale dans les pays de l'Occident avec l'aide des partis communistes, sauront-ils vouloir un peu de justice pour le peuple russe et la volonté de leurs alliés dans les Fronts populaires, Fronts uniques, etc. ? En ne le faisant pas rapidement serait de la complicité.

Les anarchistes, eux, se sont assignés une tâche claire et précise : abattre tous les pouvoirs des hommes sur les hommes pour que puisse triompher la véritable justice sociale.

Pour le C.I.D.A. : Hem Day.

N. B. — Nous invitons tous ceux qui voudraient organiser l'envoi de vêtements chauds usagés (les neufs coûtent énormément à la douane russe) pour le camarade Gaggi, à bien vouloir nous écrire. Nous fournirons toutes les instructions nécessaires. De même pour ceux qui voudraient envoyer des colis de nourriture : riz, haricots, fruits secs, saucissons, lard, fromage, etc. La taille du camarade Gaggi est moyenne. A ceux qui nous le demanderont, nous fournirons également l'adresse de Gaggi pour qu'on lui écrive (comme il en a exprimé le désir) et on lui envoie de la lecture (sous pli recommandé). Nous ajoutons aussi que Gaggi a dû abandonner une filleule à Moscou et qu'il a une compagne à aider, déportée comme lui. Les camarades devraient faire de leur mieux pour nous procurer les moyens nécessaires — en argent — afin que notre solidarité puisse arriver jusqu'à eux. — Adresses : Hem Day, boîte postale n° 4 (Bruxelles).

La trahison du «Front Populaire»

Dernières nouvelles : — Le Gouvernement français propose aux Puissances la neutralité absolue à l'égard des affaires d'Espagne ; en conséquence, aucune fourniture d'armes ou de munitions ne sera faite aux belligérants.

De la part d'un tout autre gouvernement, Anglais, Belge, Suédois, Suisse ou Bolivien, la stricte neutralité s'expliquerait peut-être ; certes, la politique intérieure d'un quelconque pays ne saurait intéresser qui que ce soit à l'étranger, d'après le droit international ; le linge sale doit se laver en famille et la vieille accusation d'une victoire venue dans les fourgons de l'étranger est toujours redoutable.

Mais aujourd'hui, où le Front Populaire, les armes à la main, défend contre le Fascisme le droit du peuple espagnol à la liberté, il est cynique, pour essayer de justifier une non-intervention, de se réfugier derrière de vieux concepts de souveraineté nationale, de frontières sacrées et de textes sacro-saints.

Le Gouvernement français déclare qu'il y a d'une part, en Espagne, un pouvoir légalement et légitimement constitué, et, de l'autre côté de la barricade, des factieux ; et il se refuse à prendre parti !

Mais, le Ministère français ne pose pas le problème dans son intégralité. Gouvernement espagnol établi et reconnu, oui, certes, mais il faut ajouter qu'il est un gouvernement de Front populaire, issu de la même source que son frère de France : l'amour de la liberté et la haine du fascisme. Il ne s'agit pas de la lutte entre un pouvoir quelconque, provenant d'élections ordinaires, et des ambitieux, mais bien de la guerre entre ceux qui meurent pour leur liberté et France qui se déclare capable de fusiller la moitié de l'Espagne pour assésor sa domination ! Au reste, le Fascisme international l'a bien compris ainsi, de l'aveu même du « Populaire » : Mussolini et Hitler soutiennent les insurgés depuis le 1^{er} jour de la rébellion.

Le Front populaire français, lui, par la voix de ses chefs, se réfugie dans la non intervention, oh ! très amicale ; ses vœux les plus chers vont aux militants « loyalistes », mais il ne peut pas faire davantage ! vous comprenez, oh ! camarades espagnols, les textes du droit international, les convenances, etc.

Cela s'appelle une trahison ; mieux ou pire, c'est un assassinat, voulu et prémédité.

Les Fronte ou Front populaire sont des formations politiques, hybrides et assez artificielles composées et de bourgeois socialistes par sordide calcul, mais uniquement bourgeois au fond du cœur, et de socialistes réformistes, pour la plupart prébendés, parties prenantes à l'assiette au beurre et socialistes dans la mesure où leur tartine sera plus grasse, et enfin, de la foule des ouvriers, des parias de la vie, de ceux qui n'ont jamais rien eu à perdre ; de ceux pour qui ces mots : pain, paix, liberté ne sont pas des vessies gonflées de vent, de ceux qui croient au socialisme et qui l'espèrent depuis un demi-siècle ; du peuple enfin, qui veut aujourd'hui l'application de ce socialisme.

Il a conquis naguère le pouvoir ; il veut qu'on passe aux actes ; c'est l'aile active de ce Front populaire qui, en France, devant les atterrissements de ses chefs, décida elle-même d'occuper les usines, et arracha ainsi par l'action directe, au capital et aux politiques, un minimum de réalisations.

En Espagne, c'est également cette aile extrême gauche qui pousse à la route, qui relança sans cesse les politiciens retors, et qui maintint partout l'esprit révolutionnaire.

Il faut convenir que ce turent-là, en France comme en Espagne, des empêcheurs de danser en rond ; qu'il y a des hommes qui exigent des actes et non des paroles, des réalisations et non des promesses ! Les politiciens arrivés, ceux pour qui le socialisme et le communisme n'ont été que des moyens de se hisser au pavois et de parvenir enfin à posséder cette richesse qu'ils ont tant désirée quand ils ne l'avaient point ; ceux qui ont maintenant tout à perdre, ceux-là ont mis tout en œuvre pour sauver ce capital qui commençait à devenir un peu le leur.

Et nous avons vu les maîtres du Parti communiste arrêter les grèves, décréter que tout n'était pas possible, qu'il fallait d'abord organiser les positions conquises et faire confiance, toujours confiance ! Et ce bel enthousiasme d'il y a deux mois, cette superbe mobilisation ouvrière, cette Révolution s'annonçant triomphale pourvu qu'elle sût durer, tout cela se termina en chansons, cortèges, bannières, fêtes champêtres, et abandons, purement et simplement.

Aujourd'hui, bourgeois, socialistes, communistes, tous communient dans le même amour de notre beau pays de notre belle France : le Croix de Feu éteint, professe des cours d'économie socialisante et le Communiste tricolore donne des leçons de patriotisme : le jour n'est pas loin où l'« Huma » conviendra ses ouailles à assister à des messes pour le repos des généraux de la Der des Der, pieusement morts dans leur lit !

En Espagne, l'extrême gauche du Front Populaire était plus dure à cuire ; il s'agissait là de la F.A.I. et de la C.N.T. C'est un peu plus coriace que nos Nacos. Avec nos compains de l'autre côté des Pyrénées, pas moyen vraiment de monter et de ces bons petits gouvernements de tout repos, de gauche s'entend, antilibéral comme il se doit, socialisant si vous voulez, c'est la mode. On changea de Président de la République ; on fit permuter quelques généraux trop compromis ; quelques Grands d'Espagne furent priés d'aller respirer quelque temps l'air de la Riviera ; on permit même de brûler quelques églises au prix de quoi les petits bourgeois espéraient enfin pouvoir gouverner « à la papa ».

Mais d'aucuns ne l'entendaient pas ainsi, et, tout à coup, après quelques escarmouches, c'est l'exécution du leader monarchiste, en très justes représailles de crimes contre la classe ouvrière.

Et c'est alors qu'apparaissent à point voulu, les Franco, Mola, et autres fascistes. Les officiers révoltés entraînent leurs hommes ignovants et c'est l'assassinat du peuple qui commence.

Car, il n'y a pas de doute : la guerre civile en Espagne ne tend rien moins qu'à l'extermination des camarades de la F.A.I. et de la C.N.T.

(Lire la suite en page 6.)

L'ENQUÊTE DU LIBERTAIRE

Nous prions les camarades qui répondent à l'enquête si opportunément suggérée par notre ami Sébastien Faure, d'être aussi brefs que possible et de se limiter aux questions posées. Le format du Libéraire doit nous contraindre à nous serrer un peu pour faire de la place à tous.

Les questions posées sont extrêmement claires et ne peuvent servir de prétexte à manifester un choix exclusif entre telle ou telle centrale sans risquer de réveiller des débats et des polémiques que nous nous sommes toujours efforcés au Libéraire à éliminer.

Rappelons donc — ce ne sera pas inutile — le thème général de l'enquête défini par Sébastien lui-même et les questions posées :

« En liaison avec le vaste mouvement gréviste auquel vient de participer la presque totalité des corporations ouvrières et consécutivement à ce mouvement, le nombre des travailleurs que, depuis leur fondation, la C.G.T. et la C.G.T.U. aujourd'hui fusionnées avaient péniblement et lentement groupés, a, brusquement, en moins d'un mois, doublé ou triplé :

1° Que peut-on raisonnablement en espérer ?

2° Que peut-on équitablement en redouter ?

En conclusion : est-ce un bien ou un mal ? »

XXX

Seul un syndicalisme indépendant peut assurer l'émancipation totale de la classe ouvrière

Que fera la C. G. T. de ses 4 ou 5 millions d'adhérents ? Il faudrait plutôt dire que fera Joubaux de ses millions de sujets ? Où les mènera-t-il ?

Je crains bien que la C. G. T. entraîne la masse ouvrière vers l'« union sacrée », vers la guerre.

Tant que la C. G. T. gouvernementale ne groupait qu'une minorité de travailleurs, on pouvait espérer que la masse ne suivrait pas les « chefs » qui l'ont trahie et trompée en 1914 et dans les grèves de 1919-1920.

Aujourd'hui la masse se trouve organisée, encadrée, entraînée par les traitres de la classe ouvrière.

Avec les sous des cotisations, on va faire une propagande intensive contraire aux intérêts et à l'idéal du syndicalisme.

Toute protestation, toute opposition, toute pensée indépendante, tout esprit critique seront bafoués, écrasés, noyés.

Des camarades syndicalistes révolutionnaires ont déjà essayé de remonter le courant, de répandre la vérité, de faire revivre le véritable syndicalisme : le syndicalisme de Pouget, de Pelloutier, d'Yvetot. Leurs efforts, leur action n'ont porté aucun fruit.

Seul un syndicalisme indépendant, en opposition absolue avec les groupes bourgeois et les partis politiques peut assurer l'émancipation totale de la classe ouvrière.

DEUX HERETIQUES.

MARCEL RISS

Les anarchistes doivent gagner la confiance des travailleurs

A première vue, on pourrait penser que l'afflux des nouveaux adhérents à la C. G. T. est un bien pour la classe ouvrière. On pourrait penser que les travailleurs ont compris la nécessité de s'unir autour du drapeau syndical et de lutter jusqu'à la victoire finale.

La vérité à mon avis est tout autre. Le nombre des adhérents qui apportent leur aide financière, servira hélas à la propagande de nos social-patriotes laquelle se fera au nom de la majorité de la classe ouvrière. Une fois de plus le prolétariat risque d'être dupé.

Par leur influence néfaste, les communistes deviendront maître d'un mouvement sain à son origine, mais qui ne tardera pas à servir la politique de nos stalinistes français et une fois de plus les travailleurs verront reculer l'heure de leur libération.

Le danger est grand, pour nous, syndicalistes révolutionnaires. Plus que jamais soyons vigilants, soyons toujours à la pointe du combat pour déjouer les manœuvres qui déjà se font jour. C'est à nous qu'il appartient de donner sa vraie figure de lutte à ce mouvement qui a soulevé tout le pays.

Les travailleurs veulent que ça change à nous de gagner leur confiance et de les conduire à la révolution victorieuse.

CABARCIWICKST

La qualité par la quantité c'est un grand bien

Personnellement, j'applaudis à cette idée d'enquête parmi les anarchistes qu'il préside la libre discussion.

Je dis « personnellement » car sur cette question le fait dominant est la réalisation de cette immense affluence des travailleurs vers le syndicalisme et vers la C. G. T.

Ce mouvement a situé le vrai problème de classe, ainsi qu'il a défini face aux problèmes sociaux à résoudre, les deux classes, dont une doit disparaître au profit de l'autre, je dis « les exploités et les exploités ».

Le clame, oui, c'est un bien « ces adhésions massives aux principes réalistes de l'idéologie d'une C. G. T. unique, internationale. Ce mouvement nous assure une quantité gigantesque » ; nous apportant la certitude que dans un avenir proche nous obtiendrons « la qualité », à la condition que les militants anarchistes, syndicalistes, libertaires, se montrent vigilants, éducateurs des masses et avec une profonde abnégation, se rendent solidaires d'une action éducative concertée des travailleurs réunis au sein d'une C. G. T.

La rénovation du mouvement ouvrier vers le syndicalisme rappelle chaque jour au prolétariat la grandeur et la valeur des possibilités que permet l'union concertée des travailleurs lorsqu'ils savent vouloir agir dans l'action directe.

Ce mouvement, par son ampleur, laissera un souvenir durable dans l'histoire du prolétariat mondial. Il aura eu le mérite immense de révéler dans l'esprit des travailleurs l'idéal naturel qui pousse, par nature, l'individu à s'unir, à se grouper, en l'espèce, à grossir les rangs des syndicalistes.

En conséquence, je conclus : « La qualité ne s'obtient que dans la quantité ».

Aussi, devons-nous, nous réjouir en voyant les flots impétueux des travailleurs inonder les organisations syndicalistes qui puiseront la qualité dans l'immense quantité, pénétrant les travailleurs qu'il n'appartient qu'à eux de se conquérir, de se libérer par la mise en action du geste « des bras croisés », ainsi la quantité guidée par la qualité pourra abolir les souffrances, les privations et les oppressions séculaires en ouvrant à la destruction du pouvoir organisé de l'Etat et de la propriété privée, pour remettre toutes les richesses de la nature à la disposition de la collectivité. Oui : la qualité par la quantité, c'est un grand bien !

L. ANDER

Le bien est certain. Mais il faut agir à la où sont des ouvriers pour éviter le mal.

Les militants anarchistes pour qui la question sociale existe et qui ne séparent pas leurs conceptions philosophiques de leurs préoccupations sociales ont tous été profondément remués par la question posée par l'enquête ouverte sur l'initiative de notre ami Sébastien.

Pour ma part, je ne pense pas qu'on puisse interpréter la question comme un dilemme duquel il faudrait nécessairement choisir le premier ou le second terme.

En effet, peut-on, si l'on est véritablement révolutionnaire, ne pas se réjouir de voir « l'at-treux massif des ouvriers dans ces authentiques organismes de classe que sont les syndicats ?

C'est un bien que l'unité ait mis un terme à l'indifférence ouvrière en matière de syndicalisme ;

C'est un bien que les circonstances économiques aient en quelque sorte obligé les travailleurs, sous la poussée de l'action directe, à trouver ou à retrouver le chemin des Bourses du Travail.

C'est un bien enfin que le patronat français qui a pu, pendant quinze années de scission, faire à peu près tout ce qu'il lui plaisait, ait en face de lui une classe ouvrière puissamment organisée et capable non seulement de lui résister, mais même de passer à l'attaque.

Quant au second terme de la question, comment ces avantages puissants pourraient-ils en fin d'analyse se retourner contre l'intérêt des travailleurs ? Comment ce bien peut-il devenir un mal ?

En effet, peut-on, si l'on est véritablement révolutionnaire, ne pas se réjouir de voir « l'at-treux massif des ouvriers dans ces authentiques organismes de classe que sont les syndicats ?

C'est un bien que les circonstances économiques aient en quelque sorte obligé les travailleurs, sous la poussée de l'action directe, à trouver ou à retrouver le chemin des Bourses du Travail.

C'est un bien enfin que le patronat français qui a pu, pendant quinze années de scission, faire à peu près tout ce qu'il lui plaisait, ait en face de lui une classe ouvrière puissamment organisée et capable non seulement de lui résister, mais même de passer à l'attaque.

Quant au second terme de la question, comment ces avantages puissants pourraient-ils en fin d'analyse se retourner contre l'intérêt des travailleurs ? Comment ce bien peut-il devenir un mal ?

En effet, peut-on, si l'on est véritablement révolutionnaire, ne pas se réjouir de voir « l'at-treux massif des ouvriers dans ces authentiques organismes de classe que sont les syndicats ?

C'est un bien que les circonstances économiques aient en quelque sorte obligé les travailleurs, sous la poussée de l'action directe, à trouver ou à retrouver le chemin des Bourses du Travail.

C'est un bien enfin que le patronat français qui a pu, pendant quinze années de scission, faire à peu près tout ce qu'il lui plaisait, ait en face de lui une classe ouvrière puissamment organisée et capable non seulement de lui résister, mais même de passer à l'attaque.

Quant au second terme de la question, comment ces avantages puissants pourraient-ils en fin d'analyse se retourner contre l'intérêt des travailleurs ? Comment ce bien peut-il devenir un mal ?

En effet, peut-on, si l'on est véritablement révolutionnaire, ne pas se réjouir de voir « l'at-treux massif des ouvriers dans ces authentiques organismes de classe que sont les syndicats ?

C'est un bien que les circonstances économiques aient en quelque sorte obligé les travailleurs, sous la poussée de l'action directe, à trouver ou à retrouver le chemin des Bourses du Travail.

C'est un bien enfin que le patronat français qui a pu, pendant quinze années de scission, faire à peu près tout ce qu'il lui plaisait, ait en face de lui une classe ouvrière puissamment organisée et capable non seulement de lui résister, mais même de passer à l'attaque.

Quant au second terme de la question, comment ces avantages puissants pourraient-ils en fin d'analyse se retourner contre l'intérêt des travailleurs ? Comment ce bien peut-il devenir un mal ?

En effet, peut-on, si l'on est véritablement révolutionnaire, ne pas se réjouir de voir « l'at-treux massif des ouvriers dans ces authentiques organismes de classe que sont les syndicats ?

C'est un bien que les circonstances économiques aient en quelque sorte obligé les travailleurs, sous la poussée de l'action directe, à trouver ou à retrouver le chemin des Bourses du Travail.

C'est un bien enfin que le patronat français qui a pu, pendant quinze années de scission, faire à peu près tout ce qu'il lui plaisait, ait en face de lui une classe ouvrière puissamment organisée et capable non seulement de lui résister, mais même de passer à l'attaque.

Quant au second terme de la question, comment ces avantages puissants pourraient-ils en fin d'analyse se retourner contre l'intérêt des travailleurs ? Comment ce bien peut-il devenir un mal ?

En effet, peut-on, si l'on est véritablement révolutionnaire, ne pas se réjouir de voir « l'at-treux massif des ouvriers dans ces authentiques organismes de classe que sont les syndicats ?

C'est un bien que les circonstances économiques aient en quelque sorte obligé les travailleurs, sous la poussée de l'action directe, à trouver ou à retrouver le chemin des Bourses du Travail.

C'est un bien enfin que le patronat français qui a pu, pendant quinze années de scission, faire à peu près tout ce qu'il lui plaisait, ait en face de lui une classe ouvrière puissamment organisée et capable non seulement de lui résister, mais même de passer à l'attaque.

Quant au second terme de la question, comment ces avantages puissants pourraient-ils en fin d'analyse se retourner contre l'intérêt des travailleurs ? Comment ce bien peut-il devenir un mal ?

En effet, peut-on, si l'on est véritablement révolutionnaire, ne pas se réjouir de voir « l'at-treux massif des ouvriers dans ces authentiques organismes de classe que sont les syndicats ?

C'est un bien que les circonstances économiques aient en quelque sorte obligé les travailleurs, sous la poussée de l'action directe, à trouver ou à retrouver le chemin des Bourses du Travail.

C'est un bien enfin que le patronat français qui a pu, pendant quinze années de scission, faire à peu près tout ce qu'il lui plaisait, ait en face de lui une classe ouvrière puissamment organisée et capable non seulement de lui résister, mais même de passer à l'attaque.

Quant au second terme de la question, comment ces avantages puissants pourraient-ils en fin d'analyse se retourner contre l'intérêt des travailleurs ? Comment ce bien peut-il devenir un mal ?

RABUILLE

La quantité vaut-elle mieux que la qualité ? Question assez brutale en son sens à ce point de vue, il est assez difficile de répondre.

J'ai lu dans le « Libéraire » les réponses de plusieurs camarades qui ont omis dans leur exposé de faire mention d'un élément qui a apporté lors des récents événements un dynamisme formidable dans l'action : ce peut se résumer en un mot : la qualité.

Vous m'ignorez pas, camarades anarchistes, que pour les politiciens actuels la femme est la cruelle ennemie.

Vous savez tous que lors de la constitution de son ministère, M. Léon Blum avait protocolairement rendu visite au président du Sénat, M. Jeanneney, lui dit qu'une loi accordant aux femmes le droit de vote avait été votée par la dernière Chambre, si la politique du Front populaire ne lui plaisait pas (au Sénat s'entend), ledit Sénat voterait cette loi et demanderait après la consultation électorale prévue réactionnaire la dissolution de la nouvelle Chambre, c'est ce que nous valait d'avoir trois femmes ministres, Léon Blum, ministres retors, dont ainsi au sexe d'en face la preuve que s'il ne votait pas il pouvait quand même accéder aux plus hautes fonctions politiques.

Mais revenons à nos moutons. Appartenant à une organisation syndicaliste essentiellement composée de femmes, j'ai eu l'occasion de lutter en qualité de délégué syndical à leur côté pendant la période intensive du mouvement. Vous m'ignorez pas que les femmes sont en majorité réfractaires à la politique pure mais non à l'idéologie et au matérialisme et si les beaux discours électoraux ne les ont pas intéressées, le prix du beefsteak, lui, a été pour une large part dans leurs préoccupations quotidiennes. Elles se sont donc inquiétées de la façon de le défendre et je puis vous assurer qu'elles se sont données toutes dans la lutte qui vient de s'ouvrir.

Elles ont venues toutes neuves au Syndicat, c'est-à-dire que comme nous elles n'ont pas connu les lut



L'ACTION SOCIALE DES ANARCHISTES

Les événements sociaux qui se sont déroulés depuis deux mois, mieux que de longues années de dissertation philosophiques, ont montré l'antagonisme de classe qui oppose, d'une façon toujours plus accentuée, le profit capitaliste à l'intérêt du travailleur.

Le mouvement de révolte consciente qui a gagné jusqu'aux couches les plus déshéritées de la classe ouvrière, a surpris les plus avertis et les résultats obtenus ont dépassé les prévisions les plus optimistes.

Aujourd'hui, chacun s'emploie dans sa sphère à consolider les améliorations obtenues pour en faire un point d'appui qui permettra, dans une atmosphère plus propice, de se lancer à l'assaut de nouvelles conquêtes.

Cependant, cette action spontanée qui a balayé la résistance patronale et bousculé les pratiques tortueuses des législateurs impuissants ou complices, risquerait de rester sans lendemain si les travailleurs intéressés se laissaient enlever le moyen qui leur a permis de faire aboutir leurs revendications : l'occupation des entreprises.

C'est pourtant ce qui est en passe de se réaliser. Après la capitulation de Salengro devant les réacteurs du Sénat, on a vu les leaders communistes déclarer aux travailleurs que la continuation de la grève-occupation les desservirait et même aller jusqu'à dire que, maintenant que le Front populaire était au pouvoir, la grève était devenue un moyen inutile.

Les dirigeants de la C.G.T. ont déclaré de leur côté qu'ils s'emploieraient, aux côtés du ministre de l'Intérieur, à obtenir l'évacuation des entreprises.

Ainsi, nous sommes prévenus. L'action directe qui a révélé son efficacité au cours du dernier mouvement, effraie ces messieurs qui, sous prétexte de ne pas alarmer la petite bourgeoisie conservatrice, veulent respecter la légalité qui permet à l'exploiteur de brimer ses ouvriers et de les affamer si cela lui convient en fermant ses portes.

Devant ces méthodes de freinage de l'action ouvrière, les anarchistes ne doivent pas rester insensibles. Leur place à tous est au sein de l'organisation ouvrière, pour y faire revivre les conceptions de la lutte de classe sur le lieu de travail et dégager le syndicalisme de l'emprise des politiciens.

Personne ne conteste que l'exploitation et le profit capitaliste ont créé une situation inextricable dont l'issue ne peut être que révolutionnaire.

Ceux qui ont participé aux mouvements grévistes savent que l'énorme masse de travailleurs qui a rejoint la C.G.T. est décidée à pousser ses avantages aussi loin que possible et à les défendre « par des moyens appropriés ». Il faut pour cela qu'elle trouve auprès d'elle d'autres éléments que ceux qui sont attachés au char de l'Etat bourgeois, fût-il teinté de socialisme.

La composition sociale de la C.G.T., par cet apport nouveau, est redevenue ce qu'elle était avant-guerre, c'est-à-dire une composition nettement ouvrière nullement attachée aux institutions établies par l'appât d'une retraite, des œuvres de mutualisme, de l'avancement, etc., ce qui

trop souvent paralyse l'action des exploités de l'Etat-patron et des travailleurs des services publics.

Il faut d'urgence conquérir la masse des nouveaux venus à la cause de l'émancipation sociale et c'est dans la mesure où les anarchistes, les syndicalistes révolutionnaires seront à ses côtés, qu'ils l'arracheront aux formules endormies des planistes de la paix sociale.

Le syndicalisme s'offre à cet égard comme le terrain par excellence où peut se développer l'action sociale des anarchistes. Ne lutte-t-il pas contre l'omnipotence de l'Etat qui reste, sous le gouvernement de Front populaire, l'instrument de l'oppression capitaliste ? N'a-t-il pas pour objet de pallier la carence du parlementarisme ? La charte d'Amiens que personne n'a osé renier à cet égard, n'indique-t-elle pas qu'il vise à la disparition du patronat et du salariat par la grève générale et l'expropriation capitaliste.

Il nous appartient, à nous anarchistes et syndicalistes révolutionnaires, de rendre au syndicalisme sa véritable figure, par une action de tous les instants dans les rangs ouvriers.

C'est cette action qui a fait la force du syndicalisme d'avant-guerre sous l'impulsion énergique des anarchosyndicalistes de ce pays. C'est elle qui a permis à nos camarades d'Espagne d'orienter les destinées du peuple espagnol vers l'issue révolutionnaire actuelle.

Nous devons sans tarder imiter leur exemple au moment où, de toutes parts, les éléments conscients de la classe ouvrière, désabusés par l'insuffisance de l'action parlementaire et gouvernementale à concrétiser pratiquement leurs aspirations, rejoignent nos rangs.

Nous n'avons pas le droit de les décevoir. Comme ceux qui nous ont précédés, sachons prendre nos responsabilités dans la lutte décisive qui s'engage.

Et je ne saurais mieux terminer cet appel, qu'en reproduisant cet extrait de la *Lettre aux anarchistes*, qu'adressait l'apôtre du syndicalisme, Fernand Pelloutier, à ses camarades d'idée, le 12 décembre 1899 et qui, après tant d'années, est plus que jamais d'actualité :

« Les syndicats ont une ambition très haute et très noble. Ils croient avoir une mission sociale à remplir et, au lieu de se considérer soit comme de purs instruments de résistance à la dépression économique, soit comme de simples cadres de l'armée révolutionnaire ; ils prétendent, en outre, semer dans la société capitaliste même, le germe de groupes libres de producteurs par qui semble devoir se réaliser notre conception communiste et anarchiste. Devons-nous donc, en nous abstenant de coopérer à leur tâche, de courir le risque qu'un jour les difficultés ne les découragent et qu'ils ne se rejettent dans les bras de la politique ? »

« Tel est le problème que je soumets à l'examen des camarades, avec l'espoir que ceux qui l'auront résolu dans le même sens que moi, n'épargneront plus leur temps ni leurs forces pour aider à l'affranchissement des esprits et des corps. »

A. FAUOIER.

Le Congrès des instituteurs

Au moment de boucler nous prenons connaissance de la résolution contre la guerre adoptée par le Congrès des instituteurs et qui dénote la volonté nettement pacifiste qui anime la grosse majorité de ce syndicat qui compte actuellement 85.000 membres.

Ajoutons que des militants éprouvés, tels Gilbert Serret et Lasserre, ont bataillé ferme sans cependant pouvoir obtenir que soit définie nettement l'attitude d'opposition à toute guerre.

Nous publions ci-dessous la résolution adoptée en nous réservant de revenir, la semaine prochaine, sur l'important débat auquel elle donna lieu.

« Le Congrès du Syndicat National affirme à nouveau l'attachement profond des instituteurs et des institutrices de ce pays à la paix et leur hostilité irréductible à la guerre ; il dénonce le capitalisme comme une cause permanente de guerre et le fascisme comme le ferment de la plus dangereuse qui se soit développée dans le monde. Il condamne la politique néfaste poursuivie par la bourgeoisie française depuis la guerre politique qui a entièrement manqué son but. La défense des traités de 1919, mais qui, par contre, a grandement facilité le développement du nazisme.

« Le Congrès fidèle à l'action passée du syndicalisme universitaire rappelle que, pour chaque prolétariat national, c'est par la lutte contre le capitalisme, le fascisme dans son propre pays qu'il peut mener l'action la plus efficace contre la guerre, mais il ne saurait dédaigner aucun des moyens jusqu'à présent mis en œuvre, ou seulement envisagés pour réaliser les meilleures conditions de la paix et d'en poursuivre l'organisation juridique.

« Le syndicat national continuera à donner tout son concours au développement de l'esprit de paix dans le pays et dans le monde. Il ne saurait, sous aucun prétexte, s'associer à des efforts risquant de développer dans ce pays l'esprit belliqueux et qui pourraient nous conduire à une nouvelle « union sacrée » en vue d'une nouvelle guerre dont nous repoussons la perspective.

Il s'associera à toute initiative nationale ou internationale tendant au renforcement de la paix. Il demandera au gouvernement du front populaire non seulement d'affirmer sa volonté de paix, mais de manifester par des actes cette volonté d'engager le pays et l'Europe sur le chemin de la paix par :

1° L'affirmation que doit être envisagée la révision concertée du traité de Versailles et autres signés après la guerre ;

2° Des mesures techniques (diminution des

crédits militaires et de la durée du service militaire) manifestant clairement aux yeux du monde la volonté de paix de notre pays ;

3° Une politique nouvelle au sein de la Société des Nations qui doit subir une réforme profonde dans le sens démocratique, caractérisée par l'égalité de toutes les nations, par l'organisation de la sécurité collective, assurée par la possibilité de sanctions collectives (les sanctions militaires exclues) et surtout par le désarmement général et contrôlé réalisé à une cadence aussi rapide que possible.

« Le Congrès demande à la C. G. T. de poursuivre, d'intensifier son action en vue du renforcement de l'internationalisation de la réalisation de l'unité internationale et d'affirmer à nouveau que la classe ouvrière ne saurait renoncer pour l'avenir à aucun de ses moyens propres pour sauvegarder la paix, y compris la grève générale. »

Une bonne brochure

Une bonne brochure de propagande — La révolution sociale et les Paysans — en vente au « Libertaire » à 0 fr. 50. Prix spéciaux pour les groupes.

PETITE CORRESPONDANCE

Le camarade le Bouif qui a quitté Noisy-le-Sec voit plus d'un mois est prié de renvoyer à notre siège, dans le plus bref délai, les outils du camarade Georges. — Le Groupe de Noisy-le-Sec.

Abonnements au « Libertaire »

FRANCE	ETRANGER
52 Nos 22 fr.	52 Nos 30 fr.
26 Nos 11 fr.	26 Nos 15 fr.
13 Nos 5 fr. 50	13 Nos 7 fr. 50

Chèque postal : N. Fauquier, Paris 596.00
29, rue Plat, Paris (30°)

POUR LA LIBERTÉ SYNDICALE PROTESTATION

Qui ne se souvient des luttes fratricides innuées sur les chantiers du Bâtiment, au cours des années de la scission par les communistes unitaires qui prétendaient chasser des entreprises les travailleurs qui se refusaient à prendre la carte de la filiale du P. C.

Petit à petit cette querelle s'était résorbée faute de combattants, les nervis « unitaires » n'ayant réussi qu'à créer le vide autour d'eux.

Or, de Sartrouville nous parvient la nouvelle que des meurs semblables sont en passe de s'instaurer à nouveau à l'égard de nos camarades terrassiers de la C.G.T.S.R., et nous avons le regret de constater que ce sont ceux qui furent les premières victimes des procédés cités plus haut qui, aujourd'hui responsables au syndicat des terrassiers confédérés, sont les plus acharnés à menacer de leurs foudres nos camarades syndicalistes révolutionnaires.

Quoique nous pourrions citer des noms et des faits, nous nous abstenons pour cette fois, ayant le souci de ne pas aviver le conflit. Mais nous tenons à déclarer que nous, qui avons, depuis longtemps, rejoint la C.G.T., nous ne tolérerons pas que s'implantent ces meurs fascistes au sein de la C.G.T. unifiée et nous combattrons avec acharnement dans nos syndicats respectifs pour empêcher qu'ils s'instaurent.

Est-ce au moment où, en Espagne, les syndicalistes de toutes tendances luttent et meurent pour la défense de la République, que l'ennemi commun que ce sont les deux fronts du spectacle de nouvelles divisions ?

Nous n'admettons pas que des syndicalistes qui se proclament partisans de la disparition du patronat et du salariat, puissent, à la fois, admettre la collaboration avec les syndicalistes chrétiens et prétendre interdire le travail aux syndicalistes révolutionnaires de la C.G.T.S.R.

La liberté syndicale existe pour les uns comme pour les autres et personne ne peut prétendre retirer aux uns les droits reconnus pour les autres.

Au surplus nos camarades visés ont déclaré à leurs agresseurs éventuels qu'ils sauraient défendre par tous les moyens appropriés leur droit à la vie menacé par les dictateurs dirigeants du syndicat des terrassiers confédérés.

Nous ne pouvons que nous déclarer solidaires en cette circonstance de nos camarades de la C.G.T.S.R. et nous insistons auprès des syndicalistes sincères du bâtiment confédéré pour qu'ils ne se laissent pas entraîner par ces méthodes inqualifiables et s'efforcent d'éviter les incidents regrettables qui ne manqueraient pas d'en être la conséquence.

Un groupe de syndiqués confédérés

SYNDICAT UNIQUE DU BATIMENT
ET DES TRAVAUX PUBLICS
DE CARRIÈRES-SUR-SEINE
ET DES REGIONS (C.G.T.S.R.)

Les adhérents sont informés que désormais le S.U.B. aura trois permanences par semaine. Tous les mardis et jeudis, de 18 heures à 19 heures, tous les dimanches de 10 à 12 heures, au siège du Syndicat, 21, Grande Rue (au fond de l'impasse), à Carrières-sur-Seine.

Le secrétaire : Gaudillet.

La trahison du « Front Populaire »

Suite de la page 4

Eux seuls, au reste, ont pris les armes et eux seuls défendent le prolétariat espagnol et Franco le reconnaît, c'est la moitié de l'Espagne qu'il doit fuir.

Tous, ceux de la F.A.I. et C.N.T. sont partis au premier signal, sans aucuns fautes et ils sont déjà tombés nombreux au service de la liberté.

Ils n'ont pas regardé derrière eux ; ils n'ont pas mesuré leur tâche, ils ont donné leur vie : plutôt mourir que vivre dans l'esclavage.

Et leurs femmes, leurs enfants ont voulu suivre leur exemple : avec eux ou sans eux, pour les égarer ou les venger, ils ont, tous, fait le sacrifice de leur sang, contre la réaction.

Le peuple Espagnol sera peut-être vaincu, mais il sera mort pour un idéal, et quand seront exterminés ceux de la F.A.I. et de la C.N.T., alors, ceux qui étaient restés loin du feu et du danger traiteront avec le vainqueur. Cela a déjà commencé malgré des démentis ; Mola, Franco et les autres auront leur portefeuille et leur récompense.

Pris de court, nos camarades ont été au plus pressé ; ils n'ont pas songé à assurer les arrières ; Robespierre disait que l'ennemi était moins à la frontière qu'à l'intérieur, et il fit fonctionner la guillotine à Paris. Les militants espagnols n'ont pas eu le temps d'exterminer la trahison, ils ne l'ont peut-être pas soupçonnée. Que cela leur serve de leçon. Ceux qui les ont trahis auront leur République avec les Franco et autres fascistes, puisque tout le monde veut la République.

Poniatowski mourant disait, devant la ruine définitive de son pays, la Pologne : « La France était trop loin ! » Les camarades espagnols, devant la réaction triomphante, pourront dire : « Le Front populaire nous a trahis ! »

Jadis, un roi de France chargea Du Guesclin de le débarrasser de ses vieux vassaux, qui pourtant lui avaient conquis son royaume ; et Du Guesclin les amena précieusement en Espagne, où ils furent anéantis. L'histoire se renouvelle, par la trahison des uns et des autres. Seul, le nom des maîtres changera, tant que nous voudrions bien garder des maîtres.

PARIS-BANLIEUE

AULNAY

« A mes bons camarades du groupe d'Aulnay je tiens à vous remercier très chaleureusement pour votre geste de solidarité. »

Notre ami et camarade Sali m'a remis la somme bien voulu faire pour moi et mes enfants me de 77 francs, montant de la collecte que vous m'avez fait parvenir.

Mon mari est parti se battre contre le fascisme, pour l'anarchie et c'est avec fierté que moi et mes enfants nous lui avons donné le dernier baiser car il se pourrait que nous le reverrions jamais plus.

Peu importe, comme mère je saurais souffrir et s'il le faut, je saurais aussi tomber à ses côtés, même femme, car le bien-être et la liberté sont deux choses sacrées pour lesquelles l'on doit savoir vivre et mourir.

Encore merci camarades, et veuillez croire à mes salutations fraternelles.

Mme Torris.

CAMARADES DE PUTEAUX, NEUILLY
NANTERRE

Venez nombreux avec nos vendeurs du « Libertaire » à la porte Mail tous les samedis soirs à partir de 5 heures pour parer à tous les coups de mains, des fascistes de tous poils, à l'Action Compagnons Anarchistes.

Réunion du Groupe vendredi 7 août à 20 h. 30 Salle Municipale, 22, rue Roque-de-Fillol, Puteaux.

LA VOIX DE PROVINCE

BREST

La Bourse du Travail a organisé le 2 août un cortège qui, partant de la Maison du Peuple se rendit sur les tombes des ouvriers tués à l'occasion des événements d'août 1935 produits par la révolte des ouvriers contre les décrets-lois du gouvernement Laval-Herriot.

Un assez grand nombre de travailleurs était présent et c'est au nombre de 2.000 qu'ils défilèrent dans les rues.

Puissent-ils en ce jour, avoir compris qu'ils doivent compter sur leur propre force pour combattre efficacement le patronat et tous les oppresseurs.

Les locuteurs du « Libertaire » sont cordialement invités à assister à la causerie que fera une camarade, le mercredi 12 août, 20 h. 30 à la M. D. P. sur une question très intéressante dont voici le titre :

Projet d'organisation d'une nation émancipée sur le plan syndicaliste et communaliste.

PERIGUEUX

UN MOT A DORIOT

A la lecture de ton dernier numéro de l'« Emancipation Nationale », je fus pris par un sentiment de pugnance.

Ta haine pour les gens de Moscou te pousse à écrire des choses ignobles sur nos camarades espagnols.

Tu prétends que le coup de main fasciste des Franco et Cia est la conséquence des violences du peuple, contre les églises et les individualités. Mais tu « oublies » de dire que ces gestes de violence ne furent qu'une riposte bien légitime aux crimes et aux violences inoubliables du clergé et de la bourgeoisie d'Espagne dont moins qu'aujourd'hui tu ignores la cruauté et la férocité.

Toi, qui fut un temps, partisan de l'action individuelle, souviens-toi de l'occupation de la Ruhr, souviens-toi aussi de ta position dans le parti communiste pendant la guerre du Rif.

Il n'y a qu'un seul mot pour te qualifier : salaud !

Tu espères sans doute en la victoire de tes amis d'Espagne, pour prendre en France la tête du mouvement fasciste. Tu aspirer d'être un jour l'homme qui présidera à la suppression de nos libertés, et de nos existences de militants aussi n'est-ce pas ? Je te préviens qu'il te sera difficile de jouer ton petit Hitler, pour l'heure les anarchistes avec tous les vrais révolutionnaires sont trop occupés par les événements d'Espagne.

Mais — comme nous l'espérons — une fois les fascistes nettoyés par le peuple, à notre tour de nous occuper des nôtres et tu ne devras pas être oublié. Les anarchistes n'ont rien de commun avec le Front populaire préconisé par les Thorez ou les Duclos, que nous mettons dans le même sac que toi. Vous êtes, pour nous, les uns et les autres des ennemis du peuple. Mais nous ne voulons pas que la classe ouvrière paye la cause de vos divergences.

Avec nous pas de sentiment, comme nos frères espagnols, tout comme les militants de la C. N. T. et la F. A. I., nous saurons choisir. Les insulteurs de nos amis auront des comptes à nous rendre.

Un de tes lieutenants « l'homme au baluchon », doit se rappeler comment les Anars savent s'y prendre pour corriger ceux qui quiblient trop facilement leur origine.

ALBERT PERIER,

(ancien pensionnaire à la Santé pendant l'affaire de la Ruhr.)

ORAN

UN APPEL DU GROUPE D'ORAN EN FAVEUR DES EMPRISONNES D'ORAN ET DE CASABLANCA

Le groupe « En Avant » d'Oran (Algérie) ne prétend pas en lançant ce rappel signaler aucun point de base, car notre capacité intellectuelle nous sert seulement pour assimiler les divers mouvements d'émancipation dans le monde anarchique. Mais si, parmi nous, existe cette énergie transformatrice qui, unie à celle de vous tous, pourrait contribuer à détruire l'égoïste société actuelle pour la remplacer par une autre plus libre et équitable, et cette énergie dans le véritable enthousiasme qui prend racine en nous le manque d'éléments intellectuels sera compensé par notre dynamisme révolutionnaire, seule chose qui, dans la période actuelle, manque pour détruire le fascisme et la dictature rouge qui veulent se maintenir par tous les procédés barbares.

Le groupe « En Avant » est jeune, mais il est né à la chaleur des voix de nos camarades qui souffrent dans les prisons d'Oran, de Casablanca et du monde entier.

Nous voulons terminer pour toujours ces injustices sociales marchant vers l'avant, convaincus que, grâce à l'effort des opprimés, à la véritable solidarité révolutionnaire, les religions, le capital et l'Etat auront passé dans les tristes souvenirs de l'histoire en nous ouvrant le chemin de l'amour, de la liberté et du travail, de la société nouvelle : le communisme libertaire.

Nous voulons pouvoir répondre par le cri de liberté aux cris haineux de : Vive le communisme libertaire ! Vive l'anarchie ! poussés par nos frères martyrisés derrière des grilles.

Camarades anarchistes et libertaires, ces sourires derrière les grilles nous annoncent le triomphe d'un nouveau jour. Allons vite leur donner la fraternelle accolade ; pour eux, pour leurs femmes, pour leurs enfants, pour notre pensée libre : l'anarchie.

Vive le communisme libertaire !
Vive l'anarchie !

Communications Diverses

« Libre Pensée-Action Sociale de Paris ». — Réunion publique mensuelle samedi 8 août, 9, rue de Savoie (métro Saint-Michel), à 20 h. 30.

Dimanche 9 août 1936, Chaville, « Parc de la Folie », Grande-Rue, arrêt autobus n° 1 Guillemot. « Le Théâtre de la Paix » en plein air. M. Dabry et sa troupe interprétera « Liberté, Liberté chérie », dans un cadre de verdure magnifique, à 13 heures, ouverture du parc. Lever de rideau à 15 heures. Prix des places : 5 et 3 fr. Chômeurs 1 fr. 50. Matinée organisée par le Comité des Chômeurs, au profit de sa Caisse de Secours.

Moyens de communications : métro n° 9 Porte-Saint-Cloud-Pont de Sevres. Autobus ligne n° 1 Louvre-Versailles (arrêt Guillemot). Taxis collectifs Paris-Versailles (P.V.) (descendre Chaville Guillemot).

Chemin de fer : Paris-St-Lazare-Versailles R.D., station Chaville R.D.; Paris-Invalides-Versailles, Chaville-Vélizy ; Paris-Montparnasse-Versailles R.G., Chaville R.G.

Le Gérant : Georges GIRARDIN.

Imprimerie Centrale du Croissant (St Nlle)
19, rue du Croissant, Paris-2°

La Vie de l'U.A.

Commission administrative. — Réunion lundi à 20 h. 30, au local habituel. Présence indispensable.

C.I. Fédération parisienne. — Réunion samedi 8 août, à 20 h. 30, au local du Libertaire, 29, rue Plat.

Ordre du jour : Action à engager en faveur de nos camarades d'Espagne. Vu la gravité des événements, tous les groupes se feront un devoir d'être représentés. Les camarades isolés susceptibles d'organiser une réunion dans leur localité sont invités.

Jeunesse anarchiste-communiste. — Réunion du groupe de la Jeunesse mardi 11 août, à 21 heures, au local du « Libertaire ».

Présence indispensable de tous les camarades adhérents.

Groupe du 14^e arrond. — Réunion des camarades Porte d'Orléans, vendredi, samedi, de 5 h. à 8 h., pour la vente.

Groupe du 15^e Arr. — Réunion vendredi 24 juillet, 85, rue Mademoiselle.

Groupe du 16^e. — Les camarades isolés ou sympathisants sont priés d'écrire ou de se faire connaître, à cette adresse : Max Détang, 1, impasse des Carrières, Paris (16^e) qui les convoquera en vue de créer un groupe libertaire.

Groupe du XVIII^e. — Réunion tous les jeudis, à 21 heures, 63, rue Doudaeville. Les sympathisants sont cordialement invités.

Groupe du XIX^e. — Réunion tous les jeudis, à 20 h. 30, au local du « Libertaire ».

Banlieue Est. — Groupe de Montreuil. — Permanence les 2^e et 4^e jeudis de chaque mois, à 20 h. 30, ainsi que tous les dimanches matin, de 10 h. à midi, salle de la Coopé, 11, rue de l'Eglise, Montreuil.

Groupe de Noisy-le-Sec. — Le groupe se réunit tous les 2^e et 4^e vendredis de chaque mois, au café du Sicle, maison Fige, face à la mairie. On trouve le « Libertaire » à cette adresse, tous les vendredis matin, ainsi qu'à la criée, le samedi matin.

Groupe de Bagnole. — Le groupe se réunit tous les 1^{er} et 3^e vendredis de chaque mois, 27, rue Hoche. Les camarades anarchistes et sympathisants sont cordialement invités.

Groupe de Drancy. — Pour tout ce qui concerne le groupe adresser la correspondance à Schmied, 50, avenue Marceau, à Drancy. GROUPE D'ANTONY. — Réunion du Groupe le samedi 1^{er} août, salle du Lapin Sauté, au pont d'Antony, à 21 heures, causerie de Pierre Odéon. Les Anarchistes devant les événements d'Espagne.

Le « Libertaire » et la « Patrie Humaine » sont en vente tous les dimanches matin, de 9 heures à 12 heures, place du Marché.

Groupe communiste libertaire de Dravill-Vigneux. — Réunion tous les mercredis à 20 h. 30, au local du Commerce, place de l'Eglise, à Dravill.

Groupe Communiste Libertaire d'Aubervilliers. — Réunion tous les mercredis, à 20 h. 30, 16, rue du Vivier, au Café.

Nous faisons appel à tous les anarchistes communistes et sympathisants de Pantin. La Commission pour l'organisation de réunions et la vente du « Libertaire » dans ces localités. Devant les événements nous comptons sur la présence de tous.

Clichy, Levallois, Gonnevilliers, Asnières. — Réunion du groupe anarchiste le samedi 8 août, à 20 h. 30, 102, quai de Clichy.

Ordre du jour : les événements d'Espagne. Vente du journal, aujourd'hui vendredi, de 16 h. 30 à 19 heures Porte de Clichy. Les camarades disponibles sont priés d'être présents.

Groupe communiste-libertaire de Versailles. — Réunion tous les jeudis, heure et lieu habituels. Présence indispensable.

Sannois. — Un groupe anarchiste vient de se former et fait appel à tous les copains des environs.

Pour tous renseignements, s'adresser chez le camarade Nicaise, 104, rue d'Erment, à Saint-Gratien.

Blanc-Mesnil. — Les camarades sont priés qu'ils trouveront le « Libertaire » toutes les semaines chez le dépositaire de journaux, avenue de Drancy.

Groupe de Montrouge, Malakoff, Vanves et Châtillon. — Réunion tous les mercredis, à 8 h. 30, salle de la Coopé, 43, rue Victor-Hugo, à Malakoff. Appel à tous et aux sympathisants. Groupe libertaire de Sartrouville. — Tous les dimanches les camarades anarchistes de Sartrouville-Maisons-Laffitte se retrouvent derrière nos amis vendeurs du « Libertaire » et du « Combat Syndicaliste », au marché, à partir de 9 heures, près de la gare. Tout ce qui concerne le groupe doit être adressé à Le Maner, 5, rue Friedland.

Groupe anarchiste de Saint-Ouen. — Réunion tous les vendredis, à 21 heures, au restaurant Frayssé, 101, avenue des Batignolles. Appel à tous les camarades anarchistes, sans distinction de tendance.

Croix-Wasquehal. — S'adresser à Hoche Meurant, 1, rue d'Arcole, Croix (Nord).

Amiens. — Pour les adhésions, s'adresser à Grévin, 3, rue Vascoen, Amiens.

« Le Libertaire » est en vente chez Legry, 3, boulevard de Châteauneuf.

Brest. — Le «